

DE CHACUN SELON SES MOYENS A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL

SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

NOUVELLE SERIE

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »

Michel Bakounine.

8 FEVRIER 1968

NUMERO 492

0,60 F. LE NUMERO

40^e ANNEE

QUI CONDAMNER ?

L'INCENDIE de St-Denis se place dans un contexte social qui lui enlève son caractère de « fait divers ».

Certes, la presse nous a présenté la chose de telle sorte qu'on puisse croire qu'il s'agit d'un acte de déséquilibre qui de plus aurait certaines causes familiales; mais aucun journal à grand tirage n'a, à notre connaissance, analysé les causes profondes d'un tel acte.

Il n'y a pour le prolétaire, disait déjà Mirabeau, que trois modes de vivre : travailler, mendier ou voler. Et Sébastien Lauer dira plus tard :

« Mendier, voler. Ces seuls mots font monter au front des travailleurs le peu de sang que charient leurs veines améniées. Tendrez cette main qui maniait naguère si vaillamment l'outil ou la charrue ? Implorer une aumône, de cette voix qui jusqu'alors n'a jamais demandé que du travail ? »

« Saisir d'une main furtive ces mille objets qu'on faisait peser ou compter devant soi par le détaillant et qu'on rapportait, presque joyeux, au foyer. Non, le sans-travail ne pourra s'y résoudre. Le voudrait-il qu'il ne le pourrait pas. »

Si Jacques Raffray s'est laissé gagner par la colère, s'il a cédé à un moment de désespoir il n'est pas complètement responsable de son acte. Il n'est surtout pas le seul responsable de l'incendie et la société en le condamnant, se condamne elle-même pour ses incohérences, ses contradictions, son manque d'humanité et de fraternité.

Mais il y a encore un autre aspect du problème : raisonnons maintenant sans tenir compte des sentiments qui peuvent animier tout honnête homme et l'absence est si fréquente chez l'exploiteur. Nous retrouvons à l'origine de cet acte pyromane,

un besoin de l'individu, brimé dans sa personnalité, de prendre sa revanche. Admettons, en allant très loin, qu'il s'agit d'un dérèglement cérébral et nous en venons à la conclusion que si on continue à brimer les travailleurs, si on persiste à les maintenir en état de sous-développement et sous la menace la plus honteuse : le chômage, alors les risques de dérèglement cérébral iront en augmentant comme augmenteront les actes de désespoir de ce genre.

Bien sûr, qu'est-ce qu'un incendie en comparaison des destructions occasionnées par les guerres ou par l'explosion d'une bombe thermonucléaire, même dans le cas d'un accident ?

N'empêche qu'à l'ère de violence matérielle et morale que nous vivons, ce « fait divers » de St-Denis met à jour le grand danger que court l'humanité si elle cède encore longtemps aux impératifs d'une société d'exploitation de l'homme par l'homme. Les syndicats et par conséquent tous les travailleurs sont les premiers concernés et nous devons tout mettre en œuvre pour ne plus se voir accablés à ces actes individuels et suicidaires. Nous devons nous acheminer vers notre émancipation en recherchant la perfection dans tous les domaines. Comme disait Guillaume de Greef : « Le principe aujourd'hui n'est plus n'est-ce que la société n'a que des organes et des fonctions; elle ne doit plus avoir des maîtres. »

Où, ce sont eux qu'il faut condamner.

AUX JEUNES SYNDICALISTES LIBERTAIRES

Quand j'avais votre âge, voici ce que je disais :

Nous sommes venus au monde sans avoir pu le désirer. La société, c'est-à-dire toutes les vieilles générations, nous doivent la sécurité totale, la paix dans le travail et la satisfaction des besoins normaux. Tous ceux, ou presque tous ceux qui nous ont précédés ont vécu comme des bêtes, pour manger, dormir et faire l'amour, se révoltant parfois quand ils étaient las de souffrir... Ils manifestaient toujours leur patriotisme, leurs religions politiques et spirituelles, restant toujours attachés à leur dieu favori, à l'argent ! Sanctuaire de leur egoïsme !

Et nous disions à tous nos jeunes camarades : « Surtout, pas d'enfants ! Nul n'a le droit moral, humain, d'enfanter ou de procréer des enfants condamnés par un monde

absurde à devenir la proie du profit et la chair à canon des processus capitalistes... »

Nous étions fiers d'être des travailleurs manuels tout en accordant à la culture générale à force d'efforts individuels.

Nous étions fiers sur les chantiers d'être les plus habiles et les plus revendicatifs dans un monde où la rareté et le profit asservissaient les masses. Face au patronat, les jeunes syndicalistes opposaient leur irréductible fermeté et leur dignité.

Aujourd'hui, subissant la dégradation morale générale, venus au monde par l'insouciance de vos géniteurs ou par leur appétit de profit, vous prétendez échapper à la grandeur du travail manuel pour partager les privilèges de la classe intellectuelle...

Certes, l'instruction devrait être dispensée gratuitement tout en étant structurée par des sélections évolutives et nécessaires, mais pourquoi voudriez-vous choisir de préférence une profession intellectuelle à un métier manuel ?

Parce que disent les enfants poussés par leurs parents avides, on y gagne beaucoup d'argent ! En attendant un chômage inévitable...

Ne sentez-vous pas en France comme partout l'afflux de jeunes ruine les espoirs qu'ils peuvent caresser dans un monde absurde soumis à la loi du profit, ou à la machine prolifique conditionne la misère du prolétariat ? Et que la première revendication humaine à faire prévaloir est la limitation des naissances ?

A QUI EST LA TERRE ?

C'est dans un exemplaire du « Reader's Digest », cette revue américaine essentiellement destinée aux classes laborieuses émoussées et bien pensantes du monde entier, que je viens de lire ce qui suit, sous le titre : « A qui est la Terre ? », par Bill Fritts :

« L'homme prétend asservir toutes les créatures. De quel droit et jusqu'à quand ? L'énorme masse de jargon juridique qui sert de rempart au droit de propriété est une des plus grandes impudences de l'humanité. L'homme s'est attribué toutes les terres du globe, comme si elles n'étaient que pour lui. Les montagnes, les vallées, les fleuves, les océans, tout cela lui appartient parce que bon lui semble. « C'est à moi », clame-t-il, et pour le prouver, il produit des monceaux de papiers et fait appel à des légions d'homme de loi. »

Si l'homme tue les oiseaux, les poissons, et les animaux sauvages, c'est que dans un certain sens, il croit en être le maître : ils sont sur sa terre. Sa terre. Son lac. Son étang. A-t-on jamais vu une marmotte ou une sarcelle avoir un titre de propriété sur une terre ou sur un lac ? Les poissons ont-ils des droits sur les lieux où ils fraient, les oiseaux sur le sol qui les nourrit, les insectes sur leur repaire, si cela va à l'encontre du bon plaisir de l'homme et du droit qu'il s'arroge de gagner de l'argent.

Je pense, moi, que le droit de propriété est commun à tout ce qui vit sur la Terre qui est nourri par elle et dépend d'elle.

L'homme n'a pas le droit de détruire ce don suprême, cette source de vie de toutes les espèces. Sera-t-il,

oui ou non, assez sage pour se faire une idée plus haute de ses droits et de ses devoirs de « Roi de la Terre ? »

Hélas, hélas, jusqu'à maintenant, on ne peut répondre par l'affirmative à cette dernière question. Tout au plus peut-on insinuer qu'il pourrait être beaucoup plus sage qu'il n'est, si on l'éduquait dans le sens de la sagesse.

De même qu'il pourrait être beaucoup plus apte à comprendre et à aimer l'ensemble des créatures qui vivent sur cette Terre, si on l'instruisait mieux là-dessus.

Encore faudrait-il qu'il commence par ses semblables, qu'il abolisse les innombrables frontières, tant morales que matérielles qui existent entre chaque race, chaque nation, et, parfois, chaque individu.

Quoi qu'il en soit, ce Bill Fritts, compte tenu de la publication dans laquelle il écrit, n'apparaît comme un dangereux révolutionnaire. Du moins jusqu'ici. Mais voyons la suite, car il reste encore quelques lignes que je n'aurais garde d'omettre :

« D'ailleurs je soupçonne fort qu'il y a quelqueun à la tête de ce domaine que nous appelons la Terre et qui le gère pour le profit de toutes les créatures qui l'habitent. Je ne crois pas qu'il tolère que la cupidité, l'impudence et la cruauté humaines les privent de leurs droits, et, si les hommes dépassent la mesure, gare à sa colère. »

Et voilà ! Le dangereux révolutionnaire n'était qu'un croyant ! Un croyant béant ! Mais ne voit-il pas la contradiction, l'énorme, la flagrante contradiction qui existe entre ses propos essentiellement lucides et ceux qu'il avance en conclusion ?

Et dans un monde de milliards d'années ce maître tout-puissant tiendra-t-il que les hommes « ont dépassé la mesure » et qu'il est temps d'agir ? Alors, monsieur Bill Fritts, êtes-vous disposé à attendre ce moment-là ?

Et continuez-vous, et pour combien de temps encore, à accorder votre confiance à votre fameux gérant, lequel attend tout bonnement que les hommes dépassent la mesure. Laquelle mesure, d'ailleurs, nous apparaît comme difficilement appréciable. Toutefois, contrairement à ce que j'ai exprimé plus haut, il semble que nous n'aurons pas à attendre encore des milliards d'années, ni même des millions, ni même des centaines...

Car la science humaine, parfois bienfaisante, mais combien malaisante aussi, en est arrivée au point où il suffirait d'une étincelle pour détruire en grande partie ou même entièrement ce domaine si mal géré. Que pourra faire, à ce moment-là, celui qui vous considérez comme le créateur et le maître tout-puissant de l'Univers ?

BLANQUET

TOURS

Le 18 février 1968 de 9 heures à 12 heures se tiendra à TOURS, Café Breton place des Halles, une réunion des militants C. N. T. de la Première Union Régionale et du département de l'Indre-et-Loire.

Cette réunion a été décidée en assemblée extraordinaire le 26 novembre 1967 à Chailles (41), dans le cadre de contact de l'Union Régionale Météaux dans un but d'information. Permanence : février : les samedis de 17 h. à 19 h., au siège confédéral, 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris 9^e.

ORDRE DU JOUR : 1^o But de cette réunion. 2^o Compte-rendu d'activités de la 1^{re} Union Régionale. 3^o Éventualité de la création d'une Fédération Départementale ou d'une Union Locale. 4^o Étude du schéma de propagande. 5^o Collaboration au C. S. 6^o Questions diverses.

Les militants et sympathisants de la Région tourangelaise sont invités à participer à ces travaux pour nous aider à propager le véritable syndicalisme.

APPEL

À tous les militants du Syndicat des Météaux de la région parisienne. Réunion le 1^{er} dimanche de chaque

LA LUTTE OUVRIERE EST UN DROIT ET UN DEVOIR

Les ouvriers se battent pour la défense des droits acquis et le respect des libertés syndicales, mais ils se battent aussi pour la reconnaissance des droits nouveaux. Compte tenu des nouvelles formes d'exploitation des salariés (dispersion de l'habitat, multiplication du travail en équipe, éloignement du lieu d'habitation), nous avons de nouvelles revendications à formuler.

Dans les conditions actuelles les salariés éprouvent de grandes difficultés à se rassembler au même moment et dans un même lieu. Si les conditions de travail ont été boule-

versées, la législation n'a pas bougé. C'est pourquoi le principe de la reconnaissance effective de l'organisation syndicale sur le lieu du travail devient une nécessité pour aider les travailleurs dans leur lutte contre le patronat.

Tous les moyens de fonctionnement de l'activité syndicale doivent exister sur les lieux mêmes de l'entreprise.

Octroi aux représentants syndicaux des moyens nécessaires à l'exercice de leurs fonctions : libre circulation sur le lieu du travail,

garanties contre les licenciements, droit d'absence pour l'exercice des mandats syndicaux, attribution d'un local à l'organisation syndicale.

Liberté de réunir le personnel, avec maintien de la rémunération, sur le lieu et pendant les heures du travail, et à cet effet, mise à disposition d'un lieu de réunion.

Libre perception des cotisations syndicales.

Libre diffusion de la presse et de tous moyens d'information syndicaux.

Installation de panneaux d'affichage en nombre suffisant, destinés à l'apposition des communications syndicales sans aucun contrôle de l'employeur.

Libre accès sur les lieux du travail des représentants des organisations locales, régionales ou nationales pour l'exercice de leur mandat.

Congrès-éducation prévu par les textes légaux et la réglementation du travail.

La C. N. T. mettra tout en œuvre pour que ces objectifs soient atteints, comme elle mettra tout en œuvre pour que cessent les prétentions du pouvoir et des patrons qui, sans cesse, portent atteinte au droit de grève, soit en réquisitionnant, soit en utilisant les forces de police ou de l'armée contre les travailleurs, soit en pratiquant des retenues sur les primes en cas de grève, soit en utilisant le lock-out.

Il est bon de rappeler que le droit de grève existe depuis 1864, et il a été reconnu dans le préambule de la constitution de 1946 et qu'une loi du 11 février 1950 sur la conciliation obligatoire des conflits collectifs du travail, déclare : « La grève ne rompt pas le contrat de travail, sauf faute lourde imputable au salarié. »

Mais le patronat se frotte à toutes ces lois et les entrave à chaque instant. Toutes ces actions répressives ont pour but de favoriser la division de la classe laborieuse pour la rendre plus maniable. Pour que l'organisation syndicale à l'entreprise soit reconnue et joue son véritable rôle, il faut lui donner tous les moyens d'exister au grand jour, il faut :

— Que cessent les méthodes inqualifiables dont se servent les patrons pour se débarrasser des militants les plus connus (désignés du personnel).

— Que ceux-ci ne soient ni mutés ni licenciés tant qu'ils sont couverts par leur mandat, sous prétexte de « licenciement collectif », etc.

— Qu'on en finisse avec la soi-disant faute professionnelle.

— Qu'il soit mis fin aux perpétuelles tracasseries qu'ils rencontrent dans l'exercice de leur mandat.

— Que la pratique des lettres d'avertissement dont sont l'objet les délégués soit interdite, car cela constitue une entrave aux libertés syndicales et aux droits syndicaux.

Mais pour que soient respectés les lois sur les délégués du personnel, il importe que les inspecteurs du travail, les Conseils de Prud'hommes, etc., agissent en toute justice et ne se fassent pas les complices du patronat et de l'Etat; ... mais c'est peut-être trop leur demander.

C'est donc par leur action unie que les travailleurs imposeront le respect des libertés syndicales et la reconnaissance de l'organisation syndicale sur le lieu de l'entreprise.

Le délégué du Syndicat des Météaux C. N. T. - Renault

Campagne contre le chômage : LES 30 HEURES

Devant les exigences légitimes des travailleurs qui veulent le droit pour tous aux progrès techniques, la réduction des horaires de travail, la suppression du chômage, l'Etat et le patronat ont coutume d'affirmer que la situation actuelle du salarié est nettement plus favorable qu'il y a un siècle.

Bien sûr, aujourd'hui la plupart des travailleurs possèdent un poste de télévision, un frigidaire, une machine à laver, voire une automobile. Mais à quel prix ? Au prix de leur aliénation totale, au prix d'une hypothèque sur leur force de travail (ventes à crédit), au prix d'un esclavage nouveau.

Bien sûr, on ne fait plus, en règle générale, des journées de 10 à 12 heures. Mais cependant certains travailleurs font des semaines de 60 heures et plus, dans le bâtiment en particulier, alors que, paradoxalement, c'est dans le bâtiment qu'on observe le plus de chômage. Bien sûr, on a obtenu la semaine légale de 40 heures ; mais ce n'est qu'un mot, comme toutes les lois capitalistes, puisqu'actuellement la moyenne de travail hebdomadaire s'établit à plus de 46 heures. Cependant, le chômage partiel continue à augmenter. Ce qui signifie que l'« assainissement » capitaliste de l'économie amène les uns à mendier un peu de travail ou à vivre d'allocations misérables et les autres à trimmer au maximum. De toutes façons, pour tous, le pouvoir d'achat baisse régulièrement.

Et si, en général, on ne travaille plus 10 ou 12 heures par jour, doit-on dire pour cela que la durée du travail a diminué, que le travail est aujourd'hui plus facile qu'il y a un siècle ? Régis Paraque, l'auteur de « La semaine de trente heures », a prouvé que non.

Depuis un siècle, l'âge d'entrée au travail a reculé de 6 à 8 ans parce que les enfants survivent, par heureusement, des études plus longues qu'autrefois. Mais la cessation effective du travail (retraite), à cause de l'allongement de la vie et des progrès de la médecine, a lieu près de 30 ans plus tard qu'au siècle dernier.

Si la durée de travail hebdomadaire est passée, en moyenne, de 70 à 46 heures (diminution d'environ 1/3), il n'en reste pas moins vrai que la durée de la vie (encore une fois, fort heureusement) a doublé en un peu plus d'un siècle.

Ainsi, le nombre total d'heures de travail fournies dans une vie active moyenne, au lieu de diminuer, comme beaucoup le pensent, a en réalité augmenté (de 10 % environ) et cela malgré les congés hebdomadaires et annuels.

On ne tient pas assez compte de

cela lorsqu'on veut faire croire aux travailleurs qu'ils sont très heureux aujourd'hui et qu'ils n'ont pas à se plaindre.

Pour que la durée du travail ait effectivement diminué, il faudrait que l'horaire hebdomadaire de travail passe à 30 heures au maximum. Il ne faut pas oublier que, plus la vie s'allonge, plus la durée totale de travail, l'usure de l'organisme, augmente. Et, en soi, il est tout à fait normal que, si l'ort en est capable, on continue à travailler au-delà de 60 ou de 65 ans. Chacun sait qu'une personne âgée, dès qu'elle cesse de travailler, de se sentir utile à elle-même et à la collectivité, décline et meurt rapidement. C'est pourquoi nous ne sommes pas tout à fait d'accord avec ceux qui réclament un abaissement de l'âge de la retraite, surtout à l'heure actuelle : ce serait dans bien de cas, condamner à un abrégement de la vie. Mais bien entendu, nous ne préconisons pas non plus le travail à outrance jusqu'à épuisement. C'est tout le contraire. Nous pensons qu'avec la réduction des horaires de travail, il est possible de réaliser des tâches faciles. Et, de plus, on peut profiter de ces heures de leur expérience et se sentir utiles à eux-mêmes ainsi qu'à la collectivité, nous pensons qu'avec de telles bases d'organisation du travail la durée moyenne de la vie s'allongerait encore.

Mais cela n'est possible que si, d'abord, nous modifions les structures sociales existantes, cela n'est possible que si nous abolissons le capitalisme, c'est-à-dire le profit et le salariat, que si les moyens de production appartiennent enfin à tous, que si l'abondance, au lieu d'être monopolisée et gaspillée, est distribuée également à tous.

Aussi, dans l'immédiat, la C. N. T. préconise la lutte pour la semaine de trente heures justifiée par les progrès techniques, par l'allongement du temps de travail dans une vie, par le travail rendu, en fait, plus pénible qu'auparavant parce que parcelaire, monotone (travail à la chaîne). Et si le travail est plus pénible encore qu'auparavant, c'est parce que le capitalisme fait un mauvais usage du progrès technique, asservit l'homme à la machine au lieu que la machine libère l'homme.

La lutte contre le chômage doit être replacée dans son véritable contexte. Le chômage est une conséquence inévitable de la gestion capitaliste de la société. Il nous faut donc lutter de toutes nos forces pour la disparition de la société capitaliste.

(Suite page 2)

Communiqués

réunion; le lieu sera communiqué sur demande au secrétaire de la Ire Union Régionale : René Léalanche, « La Roche », Chailles (Loiret-Cher).

Tous les travailleurs, quelle que soit leur nationalité, sont assurés de trouver au sein de la C.N.T. l'accueil et la concrétisation de leur idéal. Eclairés et trahis par toutes les centrales réformistes existantes, ils apprécieront ce qu'est le « vrai syndicalisme », au contact d'autres travailleurs décidés à en finir avec la compromission perpétuelle dans laquelle les « dirigeants » de ces dites centrales prétendent les contraindre, dans un but uniquement politique et sans aucun rapport avec la dignité humaine que chacun de nous est en droit d'exiger. Nous vendons le produit de notre travail, mais pas notre conscience.

Les travaux se dérouleront d'après l'ordre du jour suivant :

— Compte rendu d'activités de la Ire Union Régionale.

— Situation syndicale dans les départements limitrophes.

— Éventualité de la création

d'une Fédération Départementale et d'Unions Locales.

— Coopération avec LE COMBAT SYNDICALISTE.

— Questions diverses.

MARSEILLE

L'U. L. de Marseille convoque tous ses adhérents à l'assemblée générale du samedi 10 février, à 18 h., à la Vieille Bourse du Travail.

Ordre du jour :

1^o Révolution des Jeunes syndicalistes révolutionnaires.

2^o Situation sociale dans la région.

3^o Association « Germinal ».

4^o Affaire de la disparition des archives.

5^o Divers.

Vu l'importance des questions inscrites à l'ordre du jour, présence indispensable de tous les camarades.

2^o UNION REGIONALE

Camarade, tu es prié d'assister à la réunion extraordinaire de la section syndicale de la Régie Renault, des Météaux de la Région parisienne, dimanche 18 février 1968, à 10 heures. Salle C. N. T. Bourse du Travail de Puteaux, 21, rue Roque-de-Filliol.

1^o Information syndicale.

2^o Activités futures.

3^o Questions diverses.

Nos lecteurs nous écrivent

Faire un exposé sur la situation des viticulteurs à l'heure actuelle n'est chose impossible mais sachez que le mécontentement grandit sans cesse et qu'une explosion de colère est possible dans un avenir très proche. Selon leurs dires, ce sera à la fois pour protester contre les projets gouvernementaux visant à faire disparaître la petite propriété et contre les importations de vins étrangers, en particulier en provenance d'Algérie) alors que les blocages de vin du pays réduisent les petits producteurs et fermiers, à une situation désespérante. Il doit y avoir une liaison à ces importations qui est liée aux manœuvres du système; sans aucun doute il s'agit là d'une tactique capitaliste mais en tous cas ce sont les « petits » qui en paient les conséquences et, croyez-moi, ils ne sont pas contents.

A vrai dire, ils ont le nombre pour eux et pourraient exiger un peu plus de justice mais je pense que dans l'immédiat ils sont en expectative. Ils attendent un bon geste de la part du gouvernement mais, disant dernièrement Castéra, leur chef narbonnais, si satisfaction n'est pas obtenue ce sera la révolution dans le Midi.

Entre temps tout le monde se plaint car, le pouvoir d'achat étant considérablement réduit, les commerçants ne font plus leurs affaires. D'ailleurs, une chose est symptomatique : voyez le nombre de jeunes qui quittent la région pour chercher une meilleure vie dans les régions industrialisées.

Nous pensons qu'il n'appartient pas à notre organe confédéral de prendre fait et cause pour les viticulteurs du Midi qui, d'une part sont des propriétaires farouchement jaloux de leur lopin de terre et de l'autre, n'aspirent qu'à s'agrandir et prendre un ou plusieurs ouvriers pour vivre sur leur dos. Cela dit sans vou-

loir nier le problème paysan qui reste un problème vital pour l'avenir de l'humanité. Mais il était bon d'en informer ceux qui pensent être les seuls victimes des brimades étatiques et des louches agissements de la grosse finance.

Nous en sommes tous des victimes et S. Faure disait même à ce sujet : « J'ai beau prendre la lanterne de Diogène et chercher un homme heureux, je ne le trouve nulle part, ni chez les patrons ni chez les ouvriers, ni chez les possédants, ni chez les sans-le-sous, ni chez les instruits, ni chez les ignorants, ni chez les dirigeants, ni chez les dirigés. »

« ... Aussi quand je vois des populations entières n'interrompre leurs gémissements que pour demander de nouvelles lois, il me semble que ce sont des condamnés à la question qui supplient le bourreau de se montrer doux et compatissant ou encore le conjurent d'écraser un peu moins l'estomac, dit-il se rattraper sur les jambes et le crâne. »

C'est un peu ce qui se passe encore de nos jours : quand un secteur devient trop menaçant, il se réclame de toujours de bons bergers qui, de nouveaux lois (on a vu des dirigeants syndicalistes demander à l'Etat la création de nouvelles usines pour résorber le chômage tout en perpétuant l'exploitation de l'homme par l'homme).

Nous l'avons déjà dit dans les colonnes du C. S., c'est vers un coopérativisme égalitaire que le paysan doit se diriger et cela implique la mise en commun de tous les moyens de production.

Sur cette voie de l'égalité économique et sociale, les syndicalistes révolutionnaires sont prêts à les suivre, à les épauler mais encore faut-il que les paysans le veuillent.

La Rédaction

LE COMBAT SYNDICALISTE

Afin d'éviter tout retard dans la parution des textes, adressez-les mardi au plus tard à : Joseph Soriano, 94-Fontenay-s/Bols.

Un vieux

Un vieux

AREA MUNDIAL

RAPPORT D'ACTIVITE POUR 1967

C. I. R. A., Av. de Beaumont, 24-1012, Lausanne (Suïse)

La Bibliothèque reste l'activité principale du CIRA. Le fonds de livres, brochures et journaux a été complété par des acquisitions...

Le nombre des prêts accordés a sensiblement augmenté, et se chiffre à plus de 200 pour 1967; une seule brochure a été perdue...

Les visiteurs ne sont pas encore nombreux, nous en avons reçu un peu plus de cent au cours de l'année...

Le Centre proprement dit a enregistré l'inscription de 27 nouveaux membres; plusieurs viennent de la région lausannoise...

Un article de Marie Lafranque, exposant clairement les activités et les buts du CIRA, a été publié dans «L'Essor» (Genève) et amplement commenté par le rédacteur en chef...

Les archives du mouvement anarchiste sont dispersées à travers le monde. Un grand nombre se trouve dans des instituts spécialisés, et dans les archives de police...

* chispas *

M. G., padre de cuatro hijos, después de la guerra fue declarado muerto por la patria. Padre de otros cuatro hijos en la nación enemiga, al «resucitado» lo declaramos: Vivo y apto para hinchar... patrias.

Los «monumentos a la patria» convierten en cementerios las plazas públicas.

Para morir, primero vivir. Y apenas dejan.

La patria capitalista... Si hay que seguir «patriando» me sueno en las banderas.

La bandera, como lienzo para envolver cadáveres.

Antes de la guerra, ni los falangistas tenían necesidad de la cripta de Cuélgamuros.

Un nacimiento es más precioso que un entierro.

«A la muerte la pintan calva». Pero en lo posible, el pintor se salva.

Curia. — Moriremos, Obrero. Obrero. — Seas tú el primero.

Campagne contre le chômage

(Suite de la page 1.) C'est pourquoi notre mot d'ordre est révolutionnaire et constitue une attaque directe contre le capitalisme...

Nous sommes décidés à lutter, par l'action directe, pour imposer la semaine de trente heures, premier pas vers l'émancipation totale des travailleurs.

nous confier, et à le gérer avec la plus grande discrétion.

Une brochure CIRA avait été prévue pour 1967 et une souscription ouverte à cet effet. Il s'agissait de «célébrer» le dixième anniversaire du Centre et de publier à cette occasion une monographie comprenant un historique, une description du fonds, des articles des responsables, etc.

Faire connaître le CIRA et sa bibliothèque est important, puisque c'est ainsi seulement que son but principal — diffuser la pensée libertaire, encourager la recherche — pourra être approché.

El José Ramirez Estrada; Francia dentro he tratado de comprender la lectura de su periódico, y, francamente, ignoro con qué fines un compatriota en Perpiñán me lo ha entregado.

Amigo Ramirez, el hecho de que nuestros escritos te muevan a extrañeza, es que en España te faltó algo: datos de la lucha social de antaño, que tanto preparaban para oírlo, ¿no crees? Tu padre debía saber más en «etología» que tú, que eres «nuevo».

Ello es cosa fácil para los que se preocupan por el estudio de la doctrina que desean divulgar. Pero, una cosa es disertar, con más o menos elocuencia, sobre la belleza filosófica de una idea determinada...

Respecta: Nos llamamos Cos y Serra, Román y Amadís de Gaula, pues somos los que en la guerra pusimos en nuestra tierra...

Ruperto González Lleras quiere que le informemos. «Señor director, le estimaría que me estableciera la diferencia existente entre las ideas obreras que en el extranjero oigo mentar: socialismo, comunismo, radical-socialismo, libertarismo, etc.»

México trabajo le dabas a nuestro Primer. Tanto, que se ha ido de paseo pretextando tres visitas de urgencia, dejándome a mí el rudo en cargo de responderle. Y como son las 11,45 me voy a despachar rápidamente.

El heroísmo revolucionario de los anarquistas no es más que la necesidad circunstancial del momento histórico que una comunidad pueda vivir. Nunca un fin como se pretende, ni tampoco la sola posible actividad: al contrario, ese revolucionarismo a ultranza que parece se quiere como sola posibilidad realista y creadora, es la manifestación de un desconocimiento de las posibilidades que permite la inteligencia dentro del marco de la propia filosofía...

Tributo a Eleuterio Quintanilla

COLOFON El heroísmo revolucionario de los anarquistas no es más que la necesidad circunstancial del momento histórico que una comunidad pueda vivir.

El anarquista es revolucionario en todos los órdenes de la vida, ya que desecha de su actividad el ejercicio de la imposición, aunque ésta sea moral, y no se escuda nunca detrás de organismos más o menos afines para ejercerla, aunque tenga apariencias de sanciones provocadas por mayoría.

El hombre moderno

por JUAN

La prueba más significativa, la más reveladora, de la situación espantosa a la cual la humanidad se halla hundida, es que la Tierra ha dejado de pertenecer a los hombres.

Basta recoger los elementos esparcidos de esta situación, que en su esencia demuestra, de la manera más verídica, la preocupante ferocidad que evocan las acciones de cada día. La atmósfera en la cual vive la sociedad contemporánea, el ser humano ya no la puede soportar, se ha vuelto sofocante.

El mal que denunciamos aquí es un mal universal. Se ve cada vez más que el mundo no parece hecho para el hombre que vive hoy, esa confianza que prometió la revolución de 1789.

La acción maldica de esta nueva civilización, no puede ser negada de ninguna manera. ¿Como puede comprenderse qué después de tanto progreso verdadero realizado anteriormente a esta época, se haya degenerado al punto que uno se pregunta:

¿Qué podrá valer la labor educativa de una infima minoría de hombres voluntarios y animados para una obra de justicia y de liberación, frente a la acción de las religiones, de los políticos y sobre todo, ante los medios extraordinarios de que disponen hoy los Estados para la obra embrutecedora de todos los minutos, que hace de los seres humanos un montón de carne inconsciente en disponibilidad total de los objetivos criminales de los que mandan?

¿Como puede comprenderse qué después de tanto progreso verdadero realizado anteriormente a esta época, se haya degenerado al punto que uno se pregunta: ¿Qué podrá valer la labor educativa de una infima minoría de hombres voluntarios y animados para una obra de justicia y de liberación, frente a la acción de las religiones, de los políticos y sobre todo, ante los medios extraordinarios de que disponen hoy los Estados para la obra embrutecedora de todos los minutos, que hace de los seres humanos un montón de carne inconsciente en disponibilidad total de los objetivos criminales de los que mandan?

¿Como puede comprenderse qué después de tanto progreso verdadero realizado anteriormente a esta época, se haya degenerado al punto que uno se pregunta: ¿Qué podrá valer la labor educativa de una infima minoría de hombres voluntarios y animados para una obra de justicia y de liberación, frente a la acción de las religiones, de los políticos y sobre todo, ante los medios extraordinarios de que disponen hoy los Estados para la obra embrutecedora de todos los minutos, que hace de los seres humanos un montón de carne inconsciente en disponibilidad total de los objetivos criminales de los que mandan?

¿Como puede comprenderse qué después de tanto progreso verdadero realizado anteriormente a esta época, se haya degenerado al punto que uno se pregunta: ¿Qué podrá valer la labor educativa de una infima minoría de hombres voluntarios y animados para una obra de justicia y de liberación, frente a la acción de las religiones, de los políticos y sobre todo, ante los medios extraordinarios de que disponen hoy los Estados para la obra embrutecedora de todos los minutos, que hace de los seres humanos un montón de carne inconsciente en disponibilidad total de los objetivos criminales de los que mandan?

¿Como puede comprenderse qué después de tanto progreso verdadero realizado anteriormente a esta época, se haya degenerado al punto que uno se pregunta: ¿Qué podrá valer la labor educativa de una infima minoría de hombres voluntarios y animados para una obra de justicia y de liberación, frente a la acción de las religiones, de los políticos y sobre todo, ante los medios extraordinarios de que disponen hoy los Estados para la obra embrutecedora de todos los minutos, que hace de los seres humanos un montón de carne inconsciente en disponibilidad total de los objetivos criminales de los que mandan?

El redactor equis

COLUMNA DEL EMIGRADO

HOY, CORREO

Socialismo, sociabilidad bien entendida; forma de organización colectiva beneficiando por un igual a todos. Socialismo político. Amasa tú el pan, que yo amasaré leyes. Comunismo. Vértedero de insanas intenciones, acumulación de ambiciones, racionalización del Orden y Mando, e irracionalización de ordenados y mandatos. Radical socialismo. Abandono, radical del socialismo. Libertarismo. Los que se libertan a sí mismos no esperando que los liberte nadie. Precipitada y todo, la lección vale, pero no la cobro.

PERFILES

IDEAS Y CONSECUENCIA

salvo muy raras excepciones, dan pruebas diariamente de obrar en sentido opuesto a la doctrina que propagan entre los distintos pueblos del mundo. Hablan de la liberación espiritual del hombre y contribuyen a hacerlo sumiso y esclavo, perpetuando su ignorancia y mansedumbre.

Igual ocurre con los políticos de todos los países. Llámense socialistas, republicanos o comunistas, actúan de forma distinta a sus teorías. Raramente cumplen el propio programa de realizaciones progresistas que presentan ante las multitudes trabajadoras para que los elijan como gobernantes.

Lo apuntado es sabido por todos. Se ha dicho y repetido infinidad de veces y en todos los tonos. No nos cabe la pretensión de descubrir nada nuevo. Pero, seamos justos. Demos pruebas de imparcialidad. No veamos tan sólo la paja en el ojo ajeno. También en las filas trabajadoras se encuentran hombres que merecen ser considerados. Y lo que peor efecto causa es cuando los fallos, las contradicciones se producen entre los que destacan por su capacidad o verborrea en los medios proletarios.

LIBRE

libertad que él decía amar tanto. Demostraba, sin proponérselo, claro está, de que sus convicciones libertarias eran bastante deficientes. O bien que sus sentimientos no iban parejos con las ideas de que hacía alarde.

Este contraste, o mal ejemplo de ateo, contribuye, quien sabe o no recordarlo, a darle incremento a la religión que se combate. Ya que la religión tendrá vida, mientras que haya quien imite y secunde sus planes. Mientras que no desapareza la ignorancia y la inconsecuencia de la tierra — como decía Vargas Vila — existirá la creencia de que Dios es el dueño de los cielos.

En todos los demás aspectos de la vida se podrían señalar incongruencias, contradicciones que darían margen para llenar cartuchas. Se podrían también facilitar fechas, datos, nombres de individuos que obran en contradicción con las ideas que propagan. Nos abstendremos de hacerlo por considerar que cada cual, unos más, otros menos, están al tanto, conocen tipos, detalles que podrán confirmar y ampliar lo apuntado.

Poco efecto hubiesen tenido entre los oprimidos las ideas difundidas tan valientemente por Bakunin, Pedro Kropotkin, Fernán Salvochea, Tarrida del Marmol y otros precursores del anarquismo si no hubiesen estado valorizadas por el ejemplo, por la renuncia a la vida holgada, brillante, placentera para consagrarse de cuerpo y alma a la defensa de los menesterosos; sufrir toda clase de injusticias, de vejámenes por divulgar las ideas redentoras.

LIBRE

IDEAS Y CONSECUENCIA

libertad que él decía amar tanto. Demostraba, sin proponérselo, claro está, de que sus convicciones libertarias eran bastante deficientes. O bien que sus sentimientos no iban parejos con las ideas de que hacía alarde.

Este contraste, o mal ejemplo de ateo, contribuye, quien sabe o no recordarlo, a darle incremento a la religión que se combate. Ya que la religión tendrá vida, mientras que haya quien imite y secunde sus planes. Mientras que no desapareza la ignorancia y la inconsecuencia de la tierra — como decía Vargas Vila — existirá la creencia de que Dios es el dueño de los cielos.

En todos los demás aspectos de la vida se podrían señalar incongruencias, contradicciones que darían margen para llenar cartuchas. Se podrían también facilitar fechas, datos, nombres de individuos que obran en contradicción con las ideas que propagan. Nos abstendremos de hacerlo por considerar que cada cual, unos más, otros menos, están al tanto, conocen tipos, detalles que podrán confirmar y ampliar lo apuntado.

Poco efecto hubiesen tenido entre los oprimidos las ideas difundidas tan valientemente por Bakunin, Pedro Kropotkin, Fernán Salvochea, Tarrida del Marmol y otros precursores del anarquismo si no hubiesen estado valorizadas por el ejemplo, por la renuncia a la vida holgada, brillante, placentera para consagrarse de cuerpo y alma a la defensa de los menesterosos; sufrir toda clase de injusticias, de vejámenes por divulgar las ideas redentoras.

Poco efecto hubiesen tenido entre los oprimidos las ideas difundidas tan valientemente por Bakunin, Pedro Kropotkin, Fernán Salvochea, Tarrida del Marmol y otros precursores del anarquismo si no hubiesen estado valorizadas por el ejemplo, por la renuncia a la vida holgada, brillante, placentera para consagrarse de cuerpo y alma a la defensa de los menesterosos; sufrir toda clase de injusticias, de vejámenes por divulgar las ideas redentoras.

Poco efecto hubiesen tenido entre los oprimidos las ideas difundidas tan valientemente por Bakunin, Pedro Kropotkin, Fernán Salvochea, Tarrida del Marmol y otros precursores del anarquismo si no hubiesen estado valorizadas por el ejemplo, por la renuncia a la vida holgada, brillante, placentera para consagrarse de cuerpo y alma a la defensa de los menesterosos; sufrir toda clase de injusticias, de vejámenes por divulgar las ideas redentoras.

Poco efecto hubiesen tenido entre los oprimidos las ideas difundidas tan valientemente por Bakunin, Pedro Kropotkin, Fernán Salvochea, Tarrida del Marmol y otros precursores del anarquismo si no hubiesen estado valorizadas por el ejemplo, por la renuncia a la vida holgada, brillante, placentera para consagrarse de cuerpo y alma a la defensa de los menesterosos; sufrir toda clase de injusticias, de vejámenes por divulgar las ideas redentoras.

ANNENA

LA PROTESTA UNIVERSITARIA

MADRID. — En una de las refriegas sostenidas por los estudiantes con la policía, de una ventana saltó un Cristo de pared como proyectil agresivo.

El gobierno ha decidido intervenir con mano dura en el perímetro universitario para acabar con los desórdenes, siendo el gobierno quien los ocasiona.

En la Facultad de Medicina estalló un artefacto sin causar víctimas. Pudo ser obra de provocadores a sueldo de la Falange.

El ministro de Educación (?) Manuel Lora Tamayo, ha decretado la expulsión de 27 alumnos de dicha Facultad por haber tomado parte en la manifestación del 26 de enero. Los expulsados debían ser 2.500...

También el estudiantado se manifestó masivamente el 26 de enero en Barcelona.

Otra vez en Madrid, el gobierno ha situado en el recinto docente la presencia indecente de una «policía universitaria» destinada a espiar y a reprimir. A este tenor se habla de la militarización de la Universidad de Madrid. Bajo la tutela fascista todo es posible. Contra la presencia de tal policía han holgado las clases que permanecen abiertas.

Posee a la presión de las autoridades y a la fatiga de una lucha que dura ya tres meses sin intermitencia alguna, el sentimiento de los estudiantes permanece inclinado por su derecho de libertad sindical, prebenda civilizada que el gobierno franquista les niega.

La huelga sigue acentuada en la Universidad, registrándose escasísima asistencia de «grises».

El delegado del cuarto curso de la Facultad de Derecho, José Alvarez Cienfuegos, tras ser detenido fue gubernativamente multado con 25.000 pesetas; pero estos «ciudadanos» o «camaradas» cuando son funcionarios de la sociedad técnica, se vuelven los animales más feroces que viven en el mundo.

Las Huelgas de Asturias. MADRID. — Los conflictos por aumentos de salarios continúan en las minas Llamas y del Caudal. Los obreros les llaman: huelgas y los patronos «despidos»; más el hecho es que la minería está dispuesta a resistir hasta que sus justas peticiones sean atendidas.

Los precios suben y los salarios se quedan en el suelo. MADRID (OPE). — «Otro artículo que subido — decía «El Alcázar» el 3 de enero —: los famosos churros y porras del desayuno de muchísimos madrileños, aunque parece que no son excesivamente recomendables para el estómago. Pero no hablamos ahora de cuestiones dietéticas, sino de precios. La subida ha sido pequeña, sólo diez céntimos por pieza — ahora cuestan en muchos sitios a cincuenta céntimos (1), pero subida a fin de cuentas, en plena congelación de precios. Claro que podría tratarse de churros de importación. Tal vez algunos de los ingredientes que entran en su composición — harina, aceite y agua — haya que traerlos de fuera, en plena superproducción nacional. En ese caso, con la devaluación de la peseta el aumento podría estar plenamente justificado».

La MADONA SE VA. ROMA. — En Tivoli hay un santuario de Quintiliolo, y en ese santuario de Quintiliolo se venera una pintura de la Virgen Milagrosa. Pues llegaron los cacos y cargaron con 26 cadáveres de plata, el copón divino y la Milagrosa.

MENOS MILAGRO. BARCELONA. — Un ladrón se introdujo en el convento de monjas de la Via Layetana, 131, y revoiviendo cajones recolectó la suma de 10.805 pesetas. Sorprendido por la «sora» María Fernández Elias, el fulano saltó el dinero de María Santísima y saltó por una ventana. A «sora» María se le imputa gracia divina, pero a ella le faltó tiempo para denunciar el «arreputado» a la policía.

LIBRE. Lira rebelde. Semblanza. La voz monocorde, huido el mirar el cuerpo adiposo, el gesto ladino. Es judío converso, y por renegar de su propio padre renegó, el indigno.

LIBRE. Lira rebelde. Semblanza. La voz monocorde, huido el mirar el cuerpo adiposo, el gesto ladino. Es judío converso, y por renegar de su propio padre renegó, el indigno.

LIBRE. Lira rebelde. Semblanza. La voz monocorde, huido el mirar el cuerpo adiposo, el gesto ladino. Es judío converso, y por renegar de su propio padre renegó, el indigno.

LIBRE. Lira rebelde. Semblanza. La voz monocorde, huido el mirar el cuerpo adiposo, el gesto ladino. Es judío converso, y por renegar de su propio padre renegó, el indigno.

huelguistas — insiste en la imposibilidad de mejorar las pagas por efecto del bloqueo de salarios.

EN EL AGRO ANDALUZ

SEVILLA. — En los campos sevillanos y gaditano se cuentan por miles los campesinos que no acuden al trabajo por desavenencias de sueldo con los cortijeros. Donde la huelga parece más pronunciada es en Puerto de Santa María.

APREMIO CORTES

MADRID. — Franco ha remitido una nota al gobierno de Washington advirtiéndole que los puertos españoles les serán negados si EE. UU. siguen aparejando buques de guerra en Gibraltar. El enano le dijo al gigante...

EL TRUCO DEL LEGALISMO

OVIEDO. — Los ciudadanos Prisciliano Hernández, J. López Burgos y María Suárez Penea y M. Torres Arca han sido condenados a dos meses de encierro por manifestación ilegal. Si piden permiso para celebrarla les encierran igualmente.

AL BANQUILLO DE LOS ACUSADOS

SAN SEBASTIAN (OPE). — Entre los siete acusados que comparecieron el sábado 20 de enero, ante el Tribunal de Orden Público de Madrid, acusados de haber participado en las manifestaciones llevadas a cabo en San Sebastián el Primero de Mayo pasado, se encuentra Teodoro Aguirre y Lekube, hermano del primer Presidente del Gobierno de Euzkadi, don José Antonio de Aguirre y Lekube. Le defiende como abogado el señor Martínez de Velasco, del Colegio de Madrid.

El fiscal pidió para los acusados penas de prisión de cuatro meses a dos años. La sentencia no se conocerá hasta dentro de unos días.

Los procesados han sido acusados también de insultos a la policía y de asociación ilícita.

EN FAVOR DE UN SINDICATO AUTONOMO

PARIS (OPE). — «Le Monde» (días 21-23) en despacho de su correspondiente particular en Madrid comunica: «Los profesores de la Facultad de Ciencias Económicas y Políticas de Bilbao, han presidido una reunión de 1.800 estudiantes en cuyo transcurso se ha constituido el Sindicato Universitario Autónomo (ilegal). Los estudiantes de Bilbao habían ya rechazado el Sindicato oficial. Los estatutos de la nueva entidad reclaman el derecho de asociación, de expresión, de reunión y de huelga.»

LOS PRECIOS SUBEN Y LOS SALARIOS SEGUARAN INMOVILES

MADRID (OPE). — «Otro artículo que subido — decía «El Alcázar» el 3 de enero —: los famosos churros y porras del desayuno de muchísimos madrileños, aunque parece que no son excesivamente recomendables para el estómago. Pero no hablamos ahora de cuestiones dietéticas, sino de precios. La subida ha sido pequeña, sólo diez céntimos por pieza — ahora cuestan en muchos sitios a cincuenta céntimos (1), pero subida a fin de cuentas, en plena congelación de precios. Claro que podría tratarse de churros de importación. Tal vez algunos de los ingredientes que entran en su composición — harina, aceite y agua — haya que traerlos de fuera, en plena superproducción nacional. En ese caso, con la devaluación de la peseta el aumento podría estar plenamente justificado».

LIBRE. Lira rebelde. Semblanza. La voz monocorde, huido el mirar el cuerpo adiposo, el gesto ladino. Es judío converso, y por renegar de su propio padre renegó, el indigno.

LIBRE. Lira rebelde. Semblanza. La voz monocorde, huido el mirar el cuerpo adiposo, el gesto ladino. Es judío converso, y por renegar de su propio padre renegó, el indigno.

LIBRE. Lira rebelde. Semblanza. La voz monocorde, huido el mirar el cuerpo adiposo, el gesto ladino. Es judío converso, y por renegar de su propio padre renegó, el indigno.

LIBRE. Lira rebelde. Semblanza. La voz monocorde, huido el mirar el cuerpo adiposo, el gesto ladino. Es judío converso, y por renegar de su propio padre renegó, el indigno.

LIBRE. Lira rebelde. Semblanza. La voz monocorde, huido el mirar el cuerpo adiposo, el gesto ladino. Es judío converso, y por renegar de su propio padre renegó, el indigno.

LIBRE. Lira rebelde. Semblanza. La voz monocorde, huido el mirar el cuerpo adiposo, el gesto ladino. Es judío converso, y por renegar de su propio padre renegó, el indigno.

LIBRE. Lira rebelde. Semblanza. La voz monocorde, huido el mirar el cuerpo adiposo, el gesto ladino. Es judío converso, y por renegar de su propio padre renegó, el indigno.

TRIBUNA JUVENIL



ROMANCE DE ANSELMO DE CURTIDORES

Tendría sus trece años muchacho de todas prendas; se venía a los tacaños rehacios a los engaños a los cuentos y leyendas.

Sus trece años tenía Anselmo de Curtidores cuando a Nos acudía con más noche y menos día con muchos humos y humores.

Humos de cigarro impropio, humos de hombre innaduro, humos de chaval inopio que con tabaco en acopio se estimaba hombre duro.

Pero el chaval chavallito tenía pensar muy presto y las ganas de ser pillo se le fueron al dedillo al resultarse dispuesto.

Pero el balón emblemaba a una juventud muy chata y el ardor se lo llevaba y al chaval nos arrimaba al campo de bola y pata.

Donde el pie se desarrolla y la cabeza se encoge y la lucidez se enrolla y se va de misa a olla quien en ello se recoge.

Anselmo ya vio claro que cortaba sus albos y arrojando bola y pito regresó a su grupito, Anselmo de Curtidores.

Do curtir entendederas, do leer causticidades, y librarse de banderas y guardarse de panteras y bregar por las verdades.

Anselmo fue muy derecho antes de ir a soldado y lo tomó tan a pecho que al mundo contrachecho pronto dejó de lado.

Pronto dejó de lado tomando tren de colores, y en síndones sabedores decimos: no fue soldado Anselmo de Curtidores.

Pues en brazos de Amoraima se confió en la Tolosa, y al ver el sable en su vaina regresó con su dulzaina a la casa y a la cosa.

Luego fue la bella letra, luego fueron los ardores, luego el enemigo imetra y con bala nos penetra Anselmo de Curtidores.

Y aquí termina el romance no relatado con bello, de una vida en corto trance suma fuerte y duro lance deste chaval chavallito.

JOAN FONT del FERRO

SECRETARIAT A LA PROPAGANDA XIe REGION

Groupe Libertaire de l'Est Parisien F. A. F.

Dans le cadre d'un cycle organisé par ces deux Groupements, aura lieu le 14 février 1968, à Villenoble, C. Néma « Le Kid », 7, rue du Parc, une conférence sous le sujet: « Le Syndicalisme révolutionnaire », dont le thème sera développé par le camarade Maurice Joyeux.

Sont invités cordialement tous les camarades sympathisants sans distinction de nationalité, de race ou de couleur.

En l'attente d'une importante assistance. Nous annoncerons l'heure précise en temps voulu.

La Enciclopedia Anarquista

Table listing authors and titles of the 'La Enciclopedia Anarquista' series, including Fontanillas, Antonia, Dreux, octubre 67, Foz, Miguel, Montpellier, octubre 67, Fumadó, Agustín, Osseja, marzo 67, Gainzarain, Aquilino, Jegun, (dos envíos), Gil, Louis, Vouglans, agosto 67, Gómez, A. (F. L. de Marsella) suscrp., mayo 67, González, Sebastián, Nanterre, abril 67, Granada, Inocencio, Nice, mayo 67, Grellaud, Lucien, Roanne, (dos envíos), 67, Guillén, Sara, Montady, marzo 67, Guinart, Pepito, Toulouse, septiembre 67, Hiraldo, J., Marsella, abril 67, Imbrone, Rufi, Ingre, (dos envíos), 67, Jaderaga, Simone, Asnières, agosto 67, Lacrate, Marc, Marsella, abril 67, Lafenetre, Christian, Louviers, mayo 67, Lafon, Michel, Antony, junio 67, Legros, Gilbert, Lagny (seis envíos), 67, León, Luis, Tours, (dos envíos), 67, Liège, Marius, Journet, agosto 67, Losa, A., Londres, septiembre 67, Llop, Roque, Paris, marzo 67, Mari, Vicente, Bordeaux, (dos envíos), 67, Marquina, Victor, Coffy le Bas, marzo 67, Martínez, José, Mâcon, mayo 67, Martínez Padilla, Manuel, Marsella, septiembre 67, Martínez, Tomás, Istres, abril 67, Massager, Les Cabannes, agosto 67, Meriot, Christian, Arcahon, mayo 67, Millera, Antonio, Ivry, mayo 67, Millot, Guy, Maisons Alfort, (dos envíos), 67, Molina, Helenio, Paris agosto 67.

(A seguir)

VAN 3 523 40

UMBRAL

Sumario del número 73:

Redacción: DETENER LA METRALLA.

Vladimir Muñoz: VIAJE CON THOREAU.

Enrique Malatesta: LA SOLIDARIDAD.

Alfonso Camín: ELEGIA A ANTONIO MACHADO (poesía).

F. García Lorca: LA LLUVIA (poesía).

José Viadiu: ANECDOTARIO MEXICANO.

Campio Carpio: HOMBRES E IDEAS A LA PIRA DE LA CIVILIZACION.

Luis di Filippo: CALICLES Y SU CONCEPTO DE LA POLITICA.

Victor García: INDOAMERICA. LOS «GORILAS» DE LA LITERATURA.

Abarrategui: COPLAS AL CENTI (poesía).

Luis Simon: HAN RYNER EN «CONTES».

Han Ryner: EL PRIMER HUELGUISTA (cuento).

Roger Girón: «FERNAND PELOUTIER» (Los Libros).

Elias Broida: SEVERINE Y JULES VALLES.

Noticario, Notas, Libros, grabados originales, ilustraciones alusivas, la humanidad vietnamita en toda su pureza.

Precio del ejemplar: 1,50 en toda Francia.

Se sirven ejemplares atrasados para atraer posibles suscriptores.

Hay tantos Fernández o simplemente Martorells o María Pujadas, que

COMUNICADOS

PEÑA RACIONALISTA, PARIS

Rectifica por partida doble: La conferencia de Federica en el Canadá no será pasada por defectuosidades de la banda. La Fiesta Fraternal anunciada para el día 11 de febrero no tendrá lugar para soslayar dificultades de programa. Sin embargo, la Fiesta se realizará el domingo 18 de este mes con dos atractivos superiores: Castillo, rapsoda, y un profesor de guitarra. Una superación del capítulo Arte.

F. L. DE OULLINS

Convoca a reunión extraordinaria para el domingo 11 de febrero, a las nueve y media en el lugar de costumbre.

La documentación recibida merece ser conocida y discutida por toda la militancia que la integra.

EN BURDEOS

Continuando el ciclo de conferencias establecido por la F. L. de Burdeos, tendrá lugar el domingo día 18 de febrero a las 9 y media de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande, una Conferencia a cargo del compañero Muñoz Congost, desarrollando el tema: «Vigencia del anarcosindicalismo frente a la crisis social».

PRO COMPANEROS ANCIANOS

Paris: S. Farres, 5; Familia Faro, 10; Berthe et Jacques, 10; Göteborg (Suecia): Palau Luis, 29,50; St-Etienne: Moya Vicente, 10; Pelissanne: Federación Local, producto jira Barcarés, 25; Manuel Edo, 10; La Chatrie (Nievre): Peincede, 5; Aurellie (13): Vicente Gujjarro, 20; Montleuzat (77): Del compañero Tomás Tapas antes de fallecer, 50; Montluçon: Gregorio Muñoz, 5,00 frs. Total: 179,50 frs.

ARTE Y LETRAS

Entrevista el 10 de febrero para comentar el libro inédito «La hora exacta». Que ningún amigo de la literatura falte.

CUMPLIR OBRA

CON este título, en el número 488 de LE COMBAT SYNDICALISTE podemos leer una crónica del compañero que todos suponemos, que nos incita a cumplir la obra que fue acordada en el Pleno Intercontinental de Núcleos celebrado en Marsella el año pasado. Nada más bonito que cuanto nos dice en su primera parte del escrito.

Evidentemente se necesita una «Historia de la C. N. T.». Pero una historia brillante; como fue su vida, y como lo sigue siendo.

Una Historia genial dedicada a las decenas, — ¿y por qué no centenas? — de miles de combatientes de la Libertad que han dado su vida y sufrido el calvario, por la sed ferviente del Comunismo Libertario, esa finalidad gigante sin la cual la C. N. T. no sería más que tres siglas sin ninguna importancia, como tantas otras existen.

Una Historia verídica, llena de amor y pasión, donde mayores, jóvenes y mujeres se entremezclaron deseados de aplicar sus vidas al triunfo de la Revolución Social.

¿Por qué no describir sus luchas, sus sistemas de combate libre y voluntario que tuvieron en jaque a las mesnadas de la policía durante años enteros? Y al ejército, que jamás tuvo enemigo más bravo y enconado que sin menos pettechuso supiera bregar con más entusiasmo y arrojo.

¿Por qué no contar su Historia? La Historia de los incógnitos de la C.N.T., sin desmerecer de la de los más «hombres». Una historia de hombres, de hijos del pueblo. Sin temor al temor; sin miedo a la muerte; frente a la guardia civil caminera. Guerrilleros de la ciudad, del pueblo y de la montaña, que no necesitaron jefes ni líderes para batirse en el campo y en la fábrica, frente a la tiranía y a la ambición cobarde y malsana.

Hay tantos Fernández o simplemente Martorells o María Pujadas, que

escribiendo su historia se haría una Historia de los hijos de la C. N. T. Que todos aquellos cobardes que se han negado a sí mismos, se morirían de vergüenza al no poder figurar con honra, entre todos aquellos que han sabido construir la más potente organización de la lucha revolucionaria de España.

¿Por qué no hacer un catecismo moral para la juventud de España? ¿Por qué no ofrendarle nuestra pasión revolucionaria, despertando en su imaginación el deseo de imitarle, de instruirse en nuestras doctrinas, de confundirse en el mismo afán de ansia irredenta; de amor y libertad, de fé en el destino final de la clase trabajadora?

¿Por qué no enseñarle a través de esa historia genial de la C. N. T. el profundo sentido humano de que se valieron los jóvenes y los mayores de la Confederación Nacional del Trabajo para constituir a los trabajadores para asestar golpe tras golpe día tras día, al estamento obrido clerigo - estatal - capitalista hasta llevarlo al 19 de julio de 1936, como aun después de los años sigue impediendo por el miedo, trata diabólicamente para impedir que pueda surgir libremente la única organización de trabajadores y para trabajadores que ha existido en España?

Esa historia hace falta, no cabe la menor duda que hace falta. La historia de los iguales; sin figura de renombre, pero repleta de nombres y hechos que justifican la vida de los que aún viven y de los que murieron. De los que aún pueden venir a mejorar los hechos, porque los años y el tiempo los empujan a enfrentarse al tirano que ha deshonrado a España y a los españoles que han nacido.

¿Por qué no decirle a la juventud de España y del mundo lo que fue el genio de la batalla? Que no empezó en el 36; que fue antes, muy antes... Y que de entonces acá, nosotros venimos bregando, siguiendo la línea de nuestros abuelos y bisabuelos; porque la C. N. T. no es propiamente un movimiento que puede ser disuelta; la C. N. T. representa un movimiento nacido del pensamiento anarquista, creador del anarcosindicalismo, que está contra el Estado devorador de hombres y riquezas sociales... Que está contra la propiedad privada porque la Tierra no es ni a sí mismo, ni a nadie nunca. Porque está contra la explotación del hombre por el hombre, ya que el salario representa una prostitución del cuerpo y del espíritu. Porque está, asimismo, contra los ejércitos y las policías por crueles y antihumanas; y contra la justicia, el dolor y la desesperación permanente de los pueblos.

Por eso nació la C. N. T. de los hombres firmes; por eso existe y existirá pese a las defecaciones y a todo lo que se opone a que resurja potente y combativa, como siempre en digno emblema de los trabajadores.

Esa es la C. N. T. de antaño, de hoy y de mañana. ¿Por qué no contar a los trabajadores del mundo el dolor y el cerebro? Para que beban la disciplina de antaño. La que dio gloria a la C. N. T. y permitió a sus militantes combatir ariosos, y salir victoriosos en sus ataques, porque no

ADMINISTRATIVAS

—Pijoan, Perpignan. Recibidos tus dos giros de 15 y 30 frs. Como sea que has pagado las reclamaciones de junio y de fin de año, ahora tendrás pagado «C. S.» hasta el 30-6-68.

—Espigares Rafael, Le Coteau (42). Recibida la tuya. El giro es del 11-1-68, 22,00 frs. Pagas «C. S.» y «Umbral» hasta el 30-6-68. Debí ser así.

—Cever, St-Laurent (P. O.). Recibido tu giro pago «C. S.» del n.º 329 al 424, 7 ejempl.

—Pérez Manuel, Gausset-Jes-Pinns, (13). Recibida la tuya. No te preocupes, seguiremos enviando.

—Carrascal Máximo, Laval (53). Hemos acotado la existencia de los libros pedidos y nos ha sido imposible agenciarlos de nuevo. Esperamos poder atenderle en mejor ocasión.

—Balaguer, Mont-de-Marsan. Recibida la tuya anunciando giro para pago «C. S.» 67. Retiramos envío de tu hermano a Istres. No nos queda del 67. Lamentamos su muerte.

—Fernández, Montluçon. Recibidas las vuestras. Se atendió tu pago de principio. Ocurrir que hay banderas avanzadas, y de ahí recibieras después del aviso. Ni descuidamos los ruegos ni imponemos nada que no se solicite de inmediato.

—Palco Luis, Göteborg (Suecia). Recibido cheque. Van tres paquetes de libros. Resto facturas a Pro andamos.

F. L. DE TOURS

Esta F. L. invita a sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el 11 de febrero a las nueve y media en la Bolsa del Trabajo.

Por la importancia de los asuntos a tratar se ruega puntual asistencia.

F. L. DE COMBES-LA-VILLE

Tendrá asamblea general para el 18 de febrero, hora y local de costumbre. Asuntos importantes.

CORREO DE REDACCION

A Equis, o Ez, a Exótico: Los textos «chinnorris» inútil enviarnoslos. Caen al cesto sin ser leídos.

A R. L. Asunción: No mantenemos relación con la «Pa» antilibertaria que indicas.

A varios colaboradores: Evitar la prosa de enfado, la tónica personalista. Sin ello se pueden decir mejor las cosas. El «C. S.» tiene la pretensión de ser un periódico proselitista.

A varios correspondientes: Nos quejamos un montón de cartas a contestar. Para hacerlo, dejémosnos emerger de un amontonamiento de labores. Pensamos en todos.

Recién aparecido: «POEMES DE LLUM I TENEBRA»

Volumen de poesías en idioma catalán escrito por el compañero Rogue Llop, 132 páginas con ilustraciones, 8,00 francos.

Habla España

A todos los españoles amantes de la libertad

A todo español que por hombre digno disienta del sistema de dictadura que a nuestro pueblo e impulsó el fascismo ibero internacional, protegido en la actualidad y descaradamente por el capitalismo norteamericano, auspiciador de dictaduras e injusticias sociales, nos dirigimos.

Queremos estar seguros, de que pasados ya estos muchos años de encaramiento verdadero de todo nuestro pueblo por un puñado de generales y políticos factiosos, todo hombre ajeno al sentir de estas gentes que un día con su glorioso alzamiento llevaron a España a la más criminal sangría, que alocaadaamente ahora, porque no pueden marchar por otro camino, conducen a España a la peor de las ruinas morales y materiales, todo hombre noble y ajeno a ellos, repetimos, debe reaccionar en presencia de hechos que nos presentan a los españoles ante todo el mundo como un Pueblo aborregado, castrado, capaz de aguantar año tras año ser «gobernado» con el látigo y el desprecio.

HORIZONTES

Tal como viene

Sr. Director de LE COMBAT SYNDICALISTE, 24, rue Sainte-Marthe, Paris (X^e), France.

Estimado amigo:

He leído en el número de LE COMBAT SYNDICALISTE del 11 de enero una referencia a las declaraciones hechas recientemente en Barcelona por el funcionario soviético Boris Smyslow, según el cual, el gobierno ruso ha decidido, o considera aplicable, una parte del tesoro español depositado en Moscú, durante la guerra civil española, al socorro de las familias de los rusos muertos en dicha guerra. Me permite usted hacer un breve comentario sobre esto en las breves columnas de LE COMBAT SYNDICALISTE?

Yo no me opongo a que se socorra con dinero español a las familias de los rusos muertos en España, nobilísimamente, en defensa de la causa republicana, pero ¿no cree el señor Smyslow que el gobierno soviético dedicara también una parte del tesoro español depositado en Moscú al socorro de los mutilados republicanos españoles que están viviendo ahora, en condiciones penosísimas, en Francia y en otros países?

Recientemente el gobierno de Alemania Occidental concedió una pensión vitalicia a todos los mutilados de la División Azul. Me libraré muy bien de criticar esta medida, pues creo que todo mutilado de guerra, cualquiera que sea su ideología, tiene el derecho humano de ser atendido por alguien. Lo que me duele es que los mutilados de guerra republicanos españoles no hayan merecido esa misma atención por parte de ningún gobierno del mundo.

Yo no me atrevo a pedirle al gobierno soviético que dedique algunos de sus propios fondos a conceder una pensión vitalicia a todos los mutilados republicanos españoles, pues el gobierno soviético podría decirme que su caso es distinto del de Alemania. Los mutilados de la División Azul lucharon en territorio alemán, en defensa de Alemania, mientras que los mutilados republicanos españoles lucharon en territorio español, en defensa de España, aunque esta defensa resultara beneficiosa para Rusia. Pero no me parece desorbitado rogarle al Sr. Smyslow que medite sobre la posibilidad y conveniencia de que el gobierno soviético destine una parte de su tesoro español depositado en Moscú a sufragar un poco la trágica situación de los mutilados republicanos españoles. Claro es que habría que hacer esto sin esperar a que se haga la liquidación definitiva de la cuenta de nuestro tesoro, pues, de otro modo, cabría la posibilidad de que se muriesen todos nuestros mutilados sin recibir ese socorro.

Confiando en que publicará usted esta carta, y en que hará usted lo posible por hacerla llegar a manos del Sr. Smyslow, queda cordialmente suyo y de la causa de nuestros mutilados,

José Antonio Balbontin

SOBRE LA RISA

SI la risa es franca y natural, ella denota salud y alegría, amplio deseo de vivir y gozar. No siempre ocurre así, cuando nos reímos de excentricidades o ridiculeces de los otros, o cuando para disimular nuestro enojo, o defensa, recurrimos a ella, cubriendo así ciertas apariencias. El sarcasmo es más risa incontenta que risa.

Poco o nada nos tenemos en cuenta nosotros mismos, pero sí tal hiciéramos, o si nos miráramos hacia adentro, o ante el espejo de la realidad, veríamos cuán estrambóticos llegamos a ser en ciertos momentos de la vida. Lo que demuestra que

nuestra sinceridad puede ser bastante relativa. Tan relativa, que de ninguna manera queramos a veces advertir, ya que ello equivaldría a reconocer, antes que en los demás, nuestros propios defectos, lo cual nos disminuiría ante el «yo» que suele ser adorado como una reliquia intocable. Es el orgullo propio, el «yo» del que a veces nos volvemos esclavos, lo que nos impide ser todo lo sencillos que deberíamos.

Conocemos pues, por reinos de nosotros mismos, antes que dar rienda suelta a esa manifestación, que no siempre lo es de alegría y de lozanía, y si en demasiadas ocasiones una forma de burla encubierta, luego falsa. O simplemente traidora.

Riamos sinceros y llanamente, sin recurrir a que otro haya de provocar por sus gestos, palabras o actos la hilaridad en nosotros. Mejor eso que el falso papel que representa hacer como el vulgo, riendo sólo de chabacanerías y vulgaridades, con lo cual se considera satisfecho, demostrando así que en poco nos diferenciamos de él.

«No encontráis irrazonado y hasta ridículo ese reír sumamente forzado, hueco, casi podríamos decir idiota, al que requieren ciertas personas para ganarse la vida diciendo lag mil bobadas sobre éste o aquel artículo o producto de consumo? A tan bajo papel se ven forzados a recurrir sin darse cuenta ellos mismos de que no hacen ninguna gracia? El payaso de circo es otra cosa: nació para eso, para provocar verdaderamente la risa que hace reír de verdad, no la otra, que da y causa pena, que molesta y que se hace insoportable.

JULIAN FLORISTAN

noles, menos con los privilegiados «amantes de la Patria».

Lo excepcionalmente curioso es que hace unas semanas estábamos ricos —según ellos—, que nos sobraba de todo y, de la noche a la mañana se nos dice que estamos arruinados con el hecho práctico de ponernos a vender a otros países nuestra moneda por menos de su valor, nuestros productos por menos dinero y, naturalmente, valiendo ya menos o nuestra peseta pagamos más dinero que antes a los países que nos venden su mercancía a sus monedas. Esto según unos es un buen negocio, otros afirman que por no ser bueno, no debió de hacerse. Nosotros no entramos en analizar si es bueno o malo, sólo queremos afirmar que se vino MINTIENDO A TODOS LOS ESPAÑOLES. Que no estábamos ricos porque se había venido haciendo abuso en los gastos del dinero del pueblo por sus «administradores» HECHO PROBADO AL REDUCIR EN MILES DE MILLONES AL AÑO GASTOS INNecesarios.

Tras haber demostrado la forma de mentir del Gobierno, no importa que manera de pensar tenga, que todos los que de la tiranía se avergüencen, se presten de manera unida desde sus puestos de trabajo o encasillamiento político-social que tengan, a luchar contra nuestra desgracia que es la Dictadura fascista, impuesta no por la voluntad del Pueblo, que por voluntad no hay pueblo en el mundo que quiera dictaduras, sino antes por Hitler, Musolini y el Falangismo, y hoy mantenida por naciones como Norteamérica que dice estar luchando contra el totalitarismo. Pero lucha contra aquel totalitarismo que le da trozos de su «patria» para que los siembre de cañones.

Hombres liberales de toda España. Hombres de conciencia honrada y valor, luchemos todos por la libertad de nuestro Pueblo. Que se nos deje de mirar como a hombres castrados.

VIVA LA LIBERTAD DE TODOS LOS ESPAÑOLES.

Por la Federación Anarquista Ibérica. El Comité Peninsular

España Enero de 1968.

Servicio de Librería

Table listing books and prices from the 'Servicio de Librería', including 'Crime et Société', 'L'Amour plural', 'Panorama du Comportement', 'Le monde est ancho y ajeno', 'Cronica de un revolucionario', 'La Biblia Comique', 'L'Education Sexuelle', 'OBRAS DE VICTOR GARCIA', etc.

Giros y pedidos a R. Llop, 24, rue 15 % a paqueteros y F. L. Sainte-Marthe, Paris X. CCP 1359756.

SIEGE SOCIAL
 99, rue de la Tour-d'Auvergne
 Paris, IX^e - Tél. : TRU 78-64
 Administration : J. SORIANO
 94 - Fontenay-sous-Bois
 C.C.P. 14.103-62 - Paris
 ou à LLOP Roque
 24, rue Ste-Marthe, Paris (X^e)
 C.C.P. 13.507-56, Paris.
 Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
 Trois mois 8 F
 Six mois 16 F
 Un an 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

LECOMBAT

SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

PRESOS

CON motivo de la detención en España del compañero David Urbano Bermúdez, hemos recibido alguna queja (por no haber informado) de la misma. En realidad, el «C. S.» ha pasado nota de la desgracia ocurrida a David, en «Antena» del número 487, página 2, columna segunda. Nota sucinta, desde luego, que a continuación reproducimos:

«UN RESIDENTE EN FRANCIA DETENIDO. Madrid. — Según la prensa, ha sido detenido y puesto a la disposición del Tribunal de Orden Público, David Urbano Bermúdez. Siempre según los diarios, Urbano llegó de Francia a esta capital para informarse sobre la política española y preparar los planes para el futuro de la organización a la cual pertenece.»

Esto se dijo en el «C. S.» sin poderse decir más. Ningún estamento afín se tomó la molestia de informar a nuestros servicios de propaganda para los efectos de divulgación consiguiente. Debíamos, pues, inventar, y en el «C. S.» no se inventa, sino que se informa según las posibilidades de que en la casa se dispone. Y conste que no son tan malas, dado el interés que despertaron y las cartas de solicitud de ampliaciones que con frecuencia recibimos.

En el caso del compañero David la Redacción no se ha extendido en consideraciones por ignorar completamente el significado del mutismo en que se han encerrado los posibles informadores, si es que existen. Medítese bien el caso, y córtese de cuajo toda suerte de suposiciones. Y carguen los caballeros del silencio — que debe de haberlos — con la responsabilidad del mismo.

Porque en cuanto a caídos en la lucha contra la tiranía española, en el «C. S.» se sigue desde siempre una regla: la de defenderlos cualesquiera que sea su significación social o política. Cuantos llamados se nos han dirigido en este sentido han sido gustosamente publicados, y las más de las veces, comentados y prolongados, máxime cuando se ha tratado de elementos afines. Si de David no hemos dado más que una simple nota, ella estuvo cuanto sobre su caso sabíamos. No íbamos a hinchar para caer en error, o bajo las furias de posibles e indebidos furiosos.

Repetimos: David Urbano Bermúdez goza de toda nuestra simpatía, igual que los compañeros Edo, Cañete, Herrera y Cecilia, encerrados en reducida franquicia. Ellos, como no importa qué antifranquista representado por el régimen, tienen página abierta en el «C. S.» para su defensa. Mas, si la conspiciencia del silencio se hace en torno a esos caídos por la libertad de España, nosotros no tenemos la culpa de ser las segundas víctimas de un mutismo humanamente inexplicable.

Y conste que no cargamos la responsabilidad alguna sobre los administradores de nuestra Organización, pues, seguramente, también ellos están tan desasistidos, para el caso, como nosotros. Con un tanto a favor suyo, sin embargo: el de asistir a todo compañero caído preso en España, sin discriminación de compañeros.

Gesto muy solidario, muy compañero, muy libertario, al cual el «C. S.» se asoció sumamente complacido.

INTRODUCCION A LA ANARQUIA

La anarquía es la formulación política del desespo. La anarquía no es un hecho solitario; el desespo tampoco. Son los otros quienes nos informan sobre nuestro destino. Son los otros los que nos hacen y nos destruyen. Con los otros uno es otro. Así nosotros destruimos a los otros, y haciéndolo, nos destruimos a nosotros mismos. Esto ya fue dicho; pero importa que sea redicho. El Cristo, el pecado, la desdicha, el rico, el pobre... Vivimos sujetos a ideas vocabularias. Somos conceptualistas, abstractos, nada. Una moral de la anarquía sólo es concebible en el rechazo. Es rechazando como creamos; es rechazando que nos situamos en la espera; y el tanto de agresividad que encubre nuestra toma de posición, nuestra negativa, es la propia medida de la agresividad a la inversa: todo es función de polos. Somos electricidad consciente o que tal nos parezca, no importa; tal pretensión nos es suficiente. Los postulados, los teoremas, el quid eternista que es nuestra condición de «homo curiosus», todo nos conduce a soluciones alternativas para problemas que nos creamos. El anuncio de un problema es sospechoso por lo mismo que se expresa en un lenguaje convencional. En el siglo XIX, Muller se preocupó por saber el porqué del pasado del verbo «tu lo fue» no es el pasado sino en el sujeto. «Lover», y el pasado se expone, dramático. Nada es oír «I love»; es un presente que nos satisface o nos informa, simplemente. Basta que la desinenca entre en juego para que todo cambie, incluso fuera del problema lingüístico. Esa D. es eloved suscita inmediatamente la pena de la revuelta civilizada. Todo un potencial de irreversibilidad se inscribe en esta letra que parece convencional y que no es más que el resultado de una larga evolución profética tendiendo a la simplicidad, hacia la palabra clara. La gramática, sometida, permanece útil en este vocablo hacedor de pasado, fabricando una consciencia, pensamiento, melancolía, historia. Ignoramos que las convenciones lingüísticas, morales, religiosas, económicas, nos encierran en lo «social» como tal invisible que nos pone en situación de hacer algo, de pensar en este algo como si, evidentemente, se tratase de una creación de nuestra voluntad de obrar y de pensar, cuando en realidad somos la mosca enzarzada, reducida, por una araña que nos observa sin comerse. El hombre es devorado por la sociedad, pero el hombre se reinventa perpetuamente por la suerte de convivencia inconsciente que hace de la víctima sobre el arranque vital de su verdugo. Sin crimen, sobre el verdugo, claro. Son los jueces quienes fabrican los delincuentes. Como Sartre ha dicho a propósito de la traición, la represión es un crimen advertido, un crimen de segundo grado que no osará mostrar su faz el primero, siendo por ello que las sociedades resultan represivas: matan por delegación, en segundo plano, o mejor, de rebote. Matan por la Moral, igualmente cortante, pero encerrada y de proceder garantizado. El proceder es un recurso mecanográfico para eliminar al prójimo.

La historia de la humanidad es una estadística de la sujeción. No pienso, dadas nuestras habituales maneras de pensar, que pueda existir una posibilidad de existencia sin obligación. La Ley, sea la que fuere, aun la más desinteresada de las leyes, comprende siempre en su seno cuanto hay fuera de ella: su contrario, la anti-ley, lo que queda detrás de su promulgación. Hay, en el pensamiento del legislador, rincones de sombra en los que maduran las actividades turbias necesarias a la jurisprudencia. Una ley contra la

tortura no será una ley completa si no prevé la tortura para quien tortura. «Por un ojo dos ojos, por un diente todo el hocioco», dijo Lenin, creo, con un sentido turbio de la metafísica de la venganza y de sus intereses compuestos...

Lo que salta a la vista y a la garganta del hombre es, exactamente, esa sujeción sin la cual la sociedad no podría subsistir, siendo precisamente de la subsistencia que se trata. Esa fuerza obligatoria que me fuerza a vestir según los cánones de la moda contemporánea para no arrancar la risa a quienes me miran, dice lo bastante sobre el sometimiento del ciudadano a la regla del esto se hace y esto no se hace. No obstante, lo que me obsesiona es la obligación, y sin embargo, me libro a ella.

«Muéstrense un Hombre en este universo de la matricula!»

La destrucción es un orden invertido. Es la negación del Bien social que yo analizo en el explosivo preparado. ¿Qué es el Bien social sino lo que hoy define como siendo el Mal, mi Mal, ese Mal que me libra, que me somete? Los goznes de la puerta arrancados, penetro en la Ciudad con flores negras en ofrenda, y me linchan. Entro con mi Bien, que supone su suplicio, el Mal por mí ofrecido, y me convierto en el diablo. La sujeción es esa exoneración de principio que me justifica en mi prudente obediencia, verdadera imagen del civismo. Obedezco sin orden. Obedezco, porque, miembro de esta sociedad, ella me ordena que calle. Existe en todo doméstico una feliz disposición de espíritu que le pone de rodillas sin cesar. Las imágenes reprimidas me son proyectadas día tras día según las normas adquiridas, talmente influyentes por admirables técnicas, que el aparato de recepción que me retransmite las consignas está dispuesto por el sonido y por el justo valor de los puntos y de las líneas, para mí. He cesado de pensar para mí. En mí, no pienso «nadie». El «yo» está desdibujado por una gramática nueva que me desaprueba la soledad y el coraje. El coraje, el mío, el que me pone al alcance del voto de verdadera vida, se ha cortado. He quitado los plomos de mi coraje, estoy en la oscuridad. Fuera, si saliera indemne, habría tanto que hablar que me lo informaría con todo un catálogo de penalidades. Ningún derecho privado, ningún derecho público; eso son palabras doctrinales. Derecho sólo hay uno: el penal. Nada va conforme en esa obligación donde yo me meto sobre el dorso firmado a pie de contrato, sin el facilitado previsto de obligaciones pecuniarias si yo no transigiera. ¿Por qué, entonces, no asegurar la obligación? Porque la pena es ingarantizable. Está asumida de toda la eternidad. Yo soy el arte-

Unas consideraciones filosóficas de LEO FERRE



«Hemos leído no pocos informes, artículos, opúsculos en relación a la estructura política del comunismo. Sabemos, por lo tanto, a que atenernos. Comprendemos inclusive que al igual que por parte del comunismo se busca combatir en todos los terrenos lo que supone de nefasto el sistema capitalista, al margen de ideologías, como en el caso de la libertaria que nosotros sostenemos, el capitalismo ponga empeño, busque intelectuales especializados en las campañas de descrédito al respecto del totalitarismo comunista. Y es cierto lo que se dice, pese a que todavía no se pueden ofrecer detalles secretos que el Estado soviético procura que den recatados. Pero no se puede combatir un mal sin poner atención en el otro. Con diferencias de una o de otra naturaleza, lo cierto es que comunismo y capitalismo representan dos males, dos males de orden social.

El que escribió el libro antes citado en contra del comunismo, aduce los recursos de que se valen los comunistas para hacer caballo de batalla de su pródica anticapitalista. Dice que se explotan todos los recursos, entre ellos la diferencia de clases... Y es por ahí que toma pie la crítica comunista! La escandalosa diferencia entre proletariado y burguesía; el apoyo al fascismo como en los casos de España, Portugal y Grecia. El apoyo a toda la podredumbre militar que tiene sojuzgados a los «guerrilleros» de la América latina... Que el comunismo es malo, lo sabemos, y lo combatimos. Pero no se ha de olvidar que la indecisa conducta de la plutocracia, con los Estados Unidos a la cabeza, no sirve más que para ofrecer armas al tan llevado y traído comunismo, ya sea ruso, chino, cubano, o de los dantescos quinientos infiernos.

«Muéstrense un Hombre en este universo de la matricula!»

La destrucción es un orden invertido. Es la negación del Bien social que yo analizo en el explosivo preparado. ¿Qué es el Bien social sino lo que hoy define como siendo el Mal, mi Mal, ese Mal que me libra, que me somete? Los goznes de la puerta arrancados, penetro en la Ciudad con flores negras en ofrenda, y me linchan. Entro con mi Bien, que supone su suplicio, el Mal por mí ofrecido, y me convierto en el diablo. La sujeción es esa exoneración de principio que me justifica en mi prudente obediencia, verdadera imagen del civismo. Obedezco sin orden. Obedezco, porque, miembro de esta sociedad, ella me ordena que calle. Existe en todo doméstico una feliz disposición de espíritu que le pone de rodillas sin cesar. Las imágenes reprimidas me son proyectadas día tras día según las normas adquiridas, talmente influyentes por admirables técnicas, que el aparato de recepción que me retransmite las consignas está dispuesto por el sonido y por el justo valor de los puntos y de las líneas, para mí. He cesado de pensar para mí. En mí, no pienso «nadie». El «yo» está desdibujado por una gramática nueva que me desaprueba la soledad y el coraje. El coraje, el mío, el que me pone al alcance del voto de verdadera vida, se ha cortado. He quitado los plomos de mi coraje, estoy en la oscuridad. Fuera, si saliera indemne, habría tanto que hablar que me lo informaría con todo un catálogo de penalidades. Ningún derecho privado, ningún derecho público; eso son palabras doctrinales. Derecho sólo hay uno: el penal. Nada va conforme en esa obligación donde yo me meto sobre el dorso firmado a pie de contrato, sin el facilitado previsto de obligaciones pecuniarias si yo no transigiera. ¿Por qué, entonces, no asegurar la obligación? Porque la pena es ingarantizable. Está asumida de toda la eternidad. Yo soy el arte-

«Muéstrense un Hombre en este universo de la matricula!»

La destrucción es un orden invertido. Es la negación del Bien social que yo analizo en el explosivo preparado. ¿Qué es el Bien social sino lo que hoy define como siendo el Mal, mi Mal, ese Mal que me libra, que me somete? Los goznes de la puerta arrancados, penetro en la Ciudad con flores negras en ofrenda, y me linchan. Entro con mi Bien, que supone su suplicio, el Mal por mí ofrecido, y me convierto en el diablo. La sujeción es esa exoneración de principio que me justifica en mi prudente obediencia, verdadera imagen del civismo. Obedezco sin orden. Obedezco, porque, miembro de esta sociedad, ella me ordena que calle. Existe en todo doméstico una feliz disposición de espíritu que le pone de rodillas sin cesar. Las imágenes reprimidas me son proyectadas día tras día según las normas adquiridas, talmente influyentes por admirables técnicas, que el aparato de recepción que me retransmite las consignas está dispuesto por el sonido y por el justo valor de los puntos y de las líneas, para mí. He cesado de pensar para mí. En mí, no pienso «nadie». El «yo» está desdibujado por una gramática nueva que me desaprueba la soledad y el coraje. El coraje, el mío, el que me pone al alcance del voto de verdadera vida, se ha cortado. He quitado los plomos de mi coraje, estoy en la oscuridad. Fuera, si saliera indemne, habría tanto que hablar que me lo informaría con todo un catálogo de penalidades. Ningún derecho privado, ningún derecho público; eso son palabras doctrinales. Derecho sólo hay uno: el penal. Nada va conforme en esa obligación donde yo me meto sobre el dorso firmado a pie de contrato, sin el facilitado previsto de obligaciones pecuniarias si yo no transigiera. ¿Por qué, entonces, no asegurar la obligación? Porque la pena es ingarantizable. Está asumida de toda la eternidad. Yo soy el arte-

«Muéstrense un Hombre en este universo de la matricula!»

La destrucción es un orden invertido. Es la negación del Bien social que yo analizo en el explosivo preparado. ¿Qué es el Bien social sino lo que hoy define como siendo el Mal, mi Mal, ese Mal que me libra, que me somete? Los goznes de la puerta arrancados, penetro en la Ciudad con flores negras en ofrenda, y me linchan. Entro con mi Bien, que supone su suplicio, el Mal por mí ofrecido, y me convierto en el diablo. La sujeción es esa exoneración de principio que me justifica en mi prudente obediencia, verdadera imagen del civismo. Obedezco sin orden. Obedezco, porque, miembro de esta sociedad, ella me ordena que calle. Existe en todo doméstico una feliz disposición de espíritu que le pone de rodillas sin cesar. Las imágenes reprimidas me son proyectadas día tras día según las normas adquiridas, talmente influyentes por admirables técnicas, que el aparato de recepción que me retransmite las consignas está dispuesto por el sonido y por el justo valor de los puntos y de las líneas, para mí. He cesado de pensar para mí. En mí, no pienso «nadie». El «yo» está desdibujado por una gramática nueva que me desaprueba la soledad y el coraje. El coraje, el mío, el que me pone al alcance del voto de verdadera vida, se ha cortado. He quitado los plomos de mi coraje, estoy en la oscuridad. Fuera, si saliera indemne, habría tanto que hablar que me lo informaría con todo un catálogo de penalidades. Ningún derecho privado, ningún derecho público; eso son palabras doctrinales. Derecho sólo hay uno: el penal. Nada va conforme en esa obligación donde yo me meto sobre el dorso firmado a pie de contrato, sin el facilitado previsto de obligaciones pecuniarias si yo no transigiera. ¿Por qué, entonces, no asegurar la obligación? Porque la pena es ingarantizable. Está asumida de toda la eternidad. Yo soy el arte-

«Muéstrense un Hombre en este universo de la matricula!»

La destrucción es un orden invertido. Es la negación del Bien social que yo analizo en el explosivo preparado. ¿Qué es el Bien social sino lo que hoy define como siendo el Mal, mi Mal, ese Mal que me libra, que me somete? Los goznes de la puerta arrancados, penetro en la Ciudad con flores negras en ofrenda, y me linchan. Entro con mi Bien, que supone su suplicio, el Mal por mí ofrecido, y me convierto en el diablo. La sujeción es esa exoneración de principio que me justifica en mi prudente obediencia, verdadera imagen del civismo. Obedezco sin orden. Obedezco, porque, miembro de esta sociedad, ella me ordena que calle. Existe en todo doméstico una feliz disposición de espíritu que le pone de rodillas sin cesar. Las imágenes reprimidas me son proyectadas día tras día según las normas adquiridas, talmente influyentes por admirables técnicas, que el aparato de recepción que me retransmite las consignas está dispuesto por el sonido y por el justo valor de los puntos y de las líneas, para mí. He cesado de pensar para mí. En mí, no pienso «nadie». El «yo» está desdibujado por una gramática nueva que me desaprueba la soledad y el coraje. El coraje, el mío, el que me pone al alcance del voto de verdadera vida, se ha cortado. He quitado los plomos de mi coraje, estoy en la oscuridad. Fuera, si saliera indemne, habría tanto que hablar que me lo informaría con todo un catálogo de penalidades. Ningún derecho privado, ningún derecho público; eso son palabras doctrinales. Derecho sólo hay uno: el penal. Nada va conforme en esa obligación donde yo me meto sobre el dorso firmado a pie de contrato, sin el facilitado previsto de obligaciones pecuniarias si yo no transigiera. ¿Por qué, entonces, no asegurar la obligación? Porque la pena es ingarantizable. Está asumida de toda la eternidad. Yo soy el arte-

«Muéstrense un Hombre en este universo de la matricula!»

La destrucción es un orden invertido. Es la negación del Bien social que yo analizo en el explosivo preparado. ¿Qué es el Bien social sino lo que hoy define como siendo el Mal, mi Mal, ese Mal que me libra, que me somete? Los goznes de la puerta arrancados, penetro en la Ciudad con flores negras en ofrenda, y me linchan. Entro con mi Bien, que supone su suplicio, el Mal por mí ofrecido, y me convierto en el diablo. La sujeción es esa exoneración de principio que me justifica en mi prudente obediencia, verdadera imagen del civismo. Obedezco sin orden. Obedezco, porque, miembro de esta sociedad, ella me ordena que calle. Existe en todo doméstico una feliz disposición de espíritu que le pone de rodillas sin cesar. Las imágenes reprimidas me son proyectadas día tras día según las normas adquiridas, talmente influyentes por admirables técnicas, que el aparato de recepción que me retransmite las consignas está dispuesto por el sonido y por el justo valor de los puntos y de las líneas, para mí. He cesado de pensar para mí. En mí, no pienso «nadie». El «yo» está desdibujado por una gramática nueva que me desaprueba la soledad y el coraje. El coraje, el mío, el que me pone al alcance del voto de verdadera vida, se ha cortado. He quitado los plomos de mi coraje, estoy en la oscuridad. Fuera, si saliera indemne, habría tanto que hablar que me lo informaría con todo un catálogo de penalidades. Ningún derecho privado, ningún derecho público; eso son palabras doctrinales. Derecho sólo hay uno: el penal. Nada va conforme en esa obligación donde yo me meto sobre el dorso firmado a pie de contrato, sin el facilitado previsto de obligaciones pecuniarias si yo no transigiera. ¿Por qué, entonces, no asegurar la obligación? Porque la pena es ingarantizable. Está asumida de toda la eternidad. Yo soy el arte-

«Muéstrense un Hombre en este universo de la matricula!»

La destrucción es un orden invertido. Es la negación del Bien social que yo analizo en el explosivo preparado. ¿Qué es el Bien social sino lo que hoy define como siendo el Mal, mi Mal, ese Mal que me libra, que me somete? Los goznes de la puerta arrancados, penetro en la Ciudad con flores negras en ofrenda, y me linchan. Entro con mi Bien, que supone su suplicio, el Mal por mí ofrecido, y me convierto en el diablo. La sujeción es esa exoneración de principio que me justifica en mi prudente obediencia, verdadera imagen del civismo. Obedezco sin orden. Obedezco, porque, miembro de esta sociedad, ella me ordena que calle. Existe en todo doméstico una feliz disposición de espíritu que le pone de rodillas sin cesar. Las imágenes reprimidas me son proyectadas día tras día según las normas adquiridas, talmente influyentes por admirables técnicas, que el aparato de recepción que me retransmite las consignas está dispuesto por el sonido y por el justo valor de los puntos y de las líneas, para mí. He cesado de pensar para mí. En mí, no pienso «nadie». El «yo» está desdibujado por una gramática nueva que me desaprueba la soledad y el coraje. El coraje, el mío, el que me pone al alcance del voto de verdadera vida, se ha cortado. He quitado los plomos de mi coraje, estoy en la oscuridad. Fuera, si saliera indemne, habría tanto que hablar que me lo informaría con todo un catálogo de penalidades. Ningún derecho privado, ningún derecho público; eso son palabras doctrinales. Derecho sólo hay uno: el penal. Nada va conforme en esa obligación donde yo me meto sobre el dorso firmado a pie de contrato, sin el facilitado previsto de obligaciones pecuniarias si yo no transigiera. ¿Por qué, entonces, no asegurar la obligación? Porque la pena es ingarantizable. Está asumida de toda la eternidad. Yo soy el arte-

«Muéstrense un Hombre en este universo de la matricula!»

La destrucción es un orden invertido. Es la negación del Bien social que yo analizo en el explosivo preparado. ¿Qué es el Bien social sino lo que hoy define como siendo el Mal, mi Mal, ese Mal que me libra, que me somete? Los goznes de la puerta arrancados, penetro en la Ciudad con flores negras en ofrenda, y me linchan. Entro con mi Bien, que supone su suplicio, el Mal por mí ofrecido, y me convierto en el diablo. La sujeción es esa exoneración de principio que me justifica en mi prudente obediencia, verdadera imagen del civismo. Obedezco sin orden. Obedezco, porque, miembro de esta sociedad, ella me ordena que calle. Existe en todo doméstico una feliz disposición de espíritu que le pone de rodillas sin cesar. Las imágenes reprimidas me son proyectadas día tras día según las normas adquiridas, talmente influyentes por admirables técnicas, que el aparato de recepción que me retransmite las consignas está dispuesto por el sonido y por el justo valor de los puntos y de las líneas, para mí. He cesado de pensar para mí. En mí, no pienso «nadie». El «yo» está desdibujado por una gramática nueva que me desaprueba la soledad y el coraje. El coraje, el mío, el que me pone al alcance del voto de verdadera vida, se ha cortado. He quitado los plomos de mi coraje, estoy en la oscuridad. Fuera, si saliera indemne, habría tanto que hablar que me lo informaría con todo un catálogo de penalidades. Ningún derecho privado, ningún derecho público; eso son palabras doctrinales. Derecho sólo hay uno: el penal. Nada va conforme en esa obligación donde yo me meto sobre el dorso firmado a pie de contrato, sin el facilitado previsto de obligaciones pecuniarias si yo no transigiera. ¿Por qué, entonces, no asegurar la obligación? Porque la pena es ingarantizable. Está asumida de toda la eternidad. Yo soy el arte-

LA MONSERGA DE LOS (PUEBLOS LIBRES).

De manos amigas me llega un volumen cuyo título es: «Técnica de la guerra oculta». Su autor demuestra haberse especializado en lo que concierne a las características políticas del engranaje ruso. Ofrece profusión de datos evidenciando la potente red de propaganda, de espionaje, que el régimen posee por todas partes. Describe los métodos, la rígida disciplina que el totalitarismo soviético usa para seguir su empeño de dominar al mundo entero. Al «mundo libre», por supuesto. Sin escrúpulos de ninguna especie, en el plan psicológico y en el material, el Estado comunista, contando en sus quintas columnas, situadas en cada país, mina el terreno, explota circunstancias favorables, y busca crear estados de opinión. Se trata de evidenciar el peligro del comunismo contra la libertad, e incluso las luchas internas que la ambición de dominio provoca entre los dirigentes. A este respecto, hay un curioso capítulo en la obra dedicado a las condiciones misteriosas que rodearon la muerte de Stalin, y como fue eliminado Beria, entre otros elementos de relieve.

Hemos leído no pocos informes, artículos, opúsculos en relación a la estructura política del comunismo. Sabemos, por lo tanto, a que atenernos. Comprendemos inclusive que al igual que por parte del comunismo se busca combatir en todos los terrenos lo que supone de nefasto el sistema capitalista, al margen de ideologías, como en el caso de la libertaria que nosotros sostenemos, el capitalismo ponga empeño, busque intelectuales especializados en las campañas de descrédito al respecto del totalitarismo comunista. Y es cierto lo que se dice, pese a que todavía no se pueden ofrecer detalles secretos que el Estado soviético procura que den recatados. Pero no se puede combatir un mal sin poner atención en el otro. Con diferencias de una o de otra naturaleza, lo cierto es que comunismo y capitalismo representan dos males, dos males de orden social.

El que escribió el libro antes citado en contra del comunismo, aduce los recursos de que se valen los comunistas para hacer caballo de batalla de su pródica anticapitalista. Dice que se explotan todos los recursos, entre ellos la diferencia de clases... Y es por ahí que toma pie la crítica comunista! La escandalosa diferencia entre proletariado y burguesía; el apoyo al fascismo como en los casos de España, Portugal y Grecia. El apoyo a toda la podredumbre militar que tiene sojuzgados a los «guerrilleros» de la América latina... Que el comunismo es malo, lo sabemos, y lo combatimos. Pero no se ha de olvidar que la indecisa conducta de la plutocracia, con los Estados Unidos a la cabeza, no sirve más que para ofrecer armas al tan llevado y traído comunismo, ya sea ruso, chino, cubano, o de los dantescos quinientos infiernos.

DEL PROSELITISMO EN LA C. N. T.

De lo que va bien es bueno hablar, siquiera sea para que sirva de estímulo y aliciente. Es indudable que podríamos conceder primacía a ello, y aquí paz y allí gloria, como suele decirse. Eludir mencionar dificultades, problemas surgidos al correr del tiempo, y dejarlo todo como está. Pero un elemental buen sentido ha de aconsejar no hacerlo así.

Y un elemental buen sentido, si es que en verdad nos preocupa, nos interesa en lo más vivo la suerte de la organización en que actuamos, aconseja el que tomemos en manos el trascendental problema del proselitismo. Las formas más apropiadas para incrementar el número de afiliados a la C. N. T. A los efectos de tipo moral y material es de importancia no dejar la cosa de lado. Las organizaciones, los sectores ideológicos, experimentan a modo de proceso biológico de las plantas: o crecen o mueren. Y la muerte, en el sentido que ahora nos ocupa, puede ir manifestándose ante el constante fenómeno de la disminución de efectivos.

Claro está que, saliendo por la tangente, se nos puede contestar aduciendo que si, que ya se hace lo que se puede, que se organizan actos públicos, que la prensa desarrolla su loable misión, etcétera. ¡No es suficiente! Importa que en las asambleas de nuestras FF. LL. se vean caras nuevas; que los compañeros que en cada F. L. llevan la relación de afiliados vayan anotando nombres nuevos. Es así como se ha de poder constatar el necesario acrecentamiento proselitista. ¡Y no hemos de engañarnos eludiendo la realidad!

Nuestra Organización, mejor que otras, por el temple de sus militantes, puede como se ha hecho siempre, hablar sin recatos de cenáculo de la mayoría de sus problemas. Y ya se ha señalado la importancia del que nos ocupa en las presentes líneas. Sin darle a la cosa una respuesta simplista, que a veces hace el efecto de argumento pobre, de tono vago de argumento pobre, cabe formularnos la interrogación: ¿Cómo, independientemente de lo corriente, podemos obrar para que de entre los miles y miles de emigrados económicos, llegados estos últimos años de España, capter nuevos adeptos a la C. N. T.? En torno a ello caben muchas apreciaciones valdeadas. Lo que ya no puede admitirse es la opinión de encogerse de hombros y decir que no hay nada a hacer al respecto de ellos, puesto que no llevan otra preocupación que la de hacer dinero. A quien diga esto se le puede contestar: ¿Entonces hemos de dar por fracasada toda propaganda, toda acción proselitista? ¿Entonces es que los emigrados actuales pertenecen a una *fauces* especial, insensible a todo lo que no sea dinero y goces de la panza? No. Entre los muchos miles, hay de todo; o sea más o menos sensibles, con dignidad más o menos despierta. Hoy, como ayer, el individuo es un compuesto de cualidades y defectos. Solventar el problema estriba en hallar la propaganda adecuada y prodirarla con la mayor intensidad. ¿Qué no podremos conseguir una captación *masiva*? Le acuerdo. Pero, ¿cómo si de entre tres o cuatro cientos mil emigrados consiguiéramos captar cuatro o cinco mil solamente en tanto que nuevos afiliados no podríamos darnos por dichosos?

Al margen de lo que siempre se ha venido haciendo, se puede intensificar la acción de propaganda proselitista, editando folletos breves, sencillos, adecuados a la mentalidad de los emigrados económicos en su gran mayoría. Hojas impresas escuetas, cuyo texto sea a modo de un slogan que entre como un impacto en la conciencia del emigrado. Quien redacta trabajos de una tal naturaleza, ha de atinar a captar el nivel mental de aquellos a quienes se dirige. De no hacerlo así, lo que diga resultará desplazado. Y ha de ser un trabajo constante, de empeño reiterado y efectuado inclusive por aquellos compañeros, o compañeras, que para ello reúnan mejores condiciones.

Paralela a la difusión por escrito, puede ir la de invitarles a integrar nuestro organismo social, haciendo que en él, o sea en el seno de la C. N. T. hallen un ambiente de comprensión, de desinterés, de altruismo, de fraterna camaradería. Que puedan también hallar en nuestro ambiente medios de diversión, de entretenimiento, que todo es útil y necesario en la existencia humana.

¿Qué lo dicho no cuadra con el sentir de aquel o del otro compañero? No importa. Diga más, sea más original en sus proposiciones que ven más lejos. Lo importante es hallar medios para enfocar un problema de nuestro proselitismo, el proselitismo de la C. N. T.

«Muéstrense un Hombre en este universo de la matricula!»

La destrucción es un orden invertido. Es la negación del Bien social que yo analizo en el explosivo preparado. ¿Qué es el Bien social sino lo que hoy define como siendo el Mal, mi Mal, ese Mal que me libra, que me somete? Los goznes de la puerta arrancados, penetro en la Ciudad con flores negras en ofrenda, y me linchan. Entro con mi Bien, que supone su suplicio, el Mal por mí ofrecido, y me convierto en el diablo. La sujeción es esa exoneración de principio que me justifica en mi prudente obediencia, verdadera imagen del civismo. Obedezco sin orden. Obedezco, porque, miembro de esta sociedad, ella me ordena que calle. Existe en todo doméstico una feliz disposición de espíritu que le pone de rodillas sin cesar. Las imágenes reprimidas me son proyectadas día tras día según las normas adquiridas, talmente influyentes por admirables técnicas, que el aparato de recepción que me retransmite las consignas está dispuesto por el sonido y por el justo valor de los puntos y de las líneas, para mí. He cesado de pensar para mí. En mí, no pienso «nadie». El «yo» está desdibujado por una gramática nueva que me desaprueba la soledad y el coraje. El coraje, el mío, el que me pone al alcance del voto de verdadera vida, se ha cortado. He quitado los plomos de mi coraje, estoy en la oscuridad. Fuera, si saliera indemne, habría tanto que hablar que me lo informaría con todo un catálogo de penalidades. Ningún derecho privado, ningún derecho público; eso son palabras doctrinales. Derecho sólo hay uno: el penal. Nada va conforme en esa obligación donde yo me meto sobre el dorso firmado a pie de contrato, sin el facilitado previsto de obligaciones pecuniarias si yo no transigiera. ¿Por qué, entonces, no asegurar la obligación? Porque la pena es ingarantizable. Está asumida de toda la eternidad. Yo soy el arte-

OTRA APORTACION LIBERTARIA

Con frecuencia se nos ofrece ocasión para hablar de la labor que en relación al anarquismo llevan a efecto los compañeros del Grupo «Tierra y Libertad», de Méjico. Ya al margen del periódico mensual, y de la revista que presentan con singular esmero tipográfico y bien seleccionados trabajos de orden doctrinal, es digna de todo elogio la labor de ediciones que realizan publicando libros y folletos. Escrita por un compañero anarquista, originario de uno de los países de Oriente en donde la tiranía comunista se deja sentir; elemento culto, con función intelectual de orden universitario, dicho compañero, que se ha visto precisado a ocultar su nombre con el seudónimo de Charles Martin; Thalia, su obra, que ha estado para el mundo de lengua hispana «Tierra y Libertad» con el expresivo título «Hacia una sociedad libre».

El autor, buscando condensar en lo posible sus apreciaciones, establece las premisas de lo que antes se entendió por socialismo; su primordial sentido de equidad social, adulterado por la desviación del marxismo. Con acopio de documentación evidencia las tendencias autoritarias, concediendo hegemonía al Estado, de las que Carlos Marx se hizo paladín. Manifiesta el compañero aludido lo endeble de las apreciaciones que han serido piedra angular al marxismo.

Por encima del criterio clasista propone C. Martin el sentido de dignidad humana, base de una efectiva liberación social centrada en el anarquismo, cuyo más representativo exponente estima fue Kropotkin. Con lenguaje persuasivo saca la conclusión de que no hay otra solución más viable que la anarquista en la época actual. ¡Un buen libro para el anarquismo!

DISCOS

Los estudiantes le han creado un problema de orden público a Franco. Con su insurrección... pastora han rotado la corteza de pasividad que parecía inamovible al régimen franquista.

En general, los alumnos universitarios tienen muy respetable y los guardias han de respetar, lo más posible, a los hijos de los papás respetables.

Nosotros respetamos a todo el mundo, siendo posible que el mundo no nos respete, a nosotros, lo debido. No importando que el juez, el comisario o el cobrador de contribuciones, en su minuta imperativa inscriban lo de «Respetuosamente suyos».

Hay carceleros muy respetuosos que cierran, como sus colegas, la conciencia implacablemente.

También los verducos de alta escuela rugean a sus estrangulables clientes dejarse poner la corbata. Suma cortesía.

Pero volvamos a la escuela... universitaria.

Los estudiantes de la misma agitan patios y aulas en su derecho de asociación libre. ¿No se lo conceden? Pues reincidirán, y Franco no se acabará el aborrito, no conseguirá morir tranquilo.

¿Que los estudiantes de hoy serán los conservadores de mañana?

Sea. Pero cuando se conserven, cuando se enlaven, otra juventud universitaria habrá tomado el relevo evolucionario con R.

El caso es que en la Universidad no se estanquen las aguas... juveniles.

DISCOBLO

Le Directeur de la publication: YVES OBEUF

IMPRIMERIE DES GONDOLES
 4 et 6, rue Chevroul
 94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

Festival Solidario Anual

PALAIS DE LA MUTUALITE - PARIS

Para el 7 de abril de 1968 a las 2 y media de la tarde, a cargo de LE COMBAT SYNDICALISTE, y patrocinado por la Confédération Nationale du Travail de France.

Gran demostración de arte en el escenario y concentración fraternal en la sala. Que las Uniones regionales, locales y de grupo, como así los compañeros aislados, se apresten, desde ahora, a aportar su grano de trigo al grandioso «apelo» cordial y solidario que representa nuestra Fiesta anual coincidente con la Primavera.

Para empezar la cartelera, la simpática y meritísima artista DUBOIS, amiga y simpatizante de todos noso-



ros, se ha ofrecido la primera para encabezar Programa. Sus méritos de canzonetista son ya proverbiales en el público entendido, y los compañeros nuestros no podrán menos que felicitarse por la presencia asegurada de ROSALIE en nuestra Fiesta, en la cual desgranará lo mejor de su repertorio.

Para empezar: ROSALIE DUBOIS. Luego, otros números importantes irán siguiendo.

ROSALIE DUBOIS

Crónica de España

EL ORDEN

por Federico Bolera

EN una sociedad tan inicua como la presente, repleta de injusticias, hace tanto querer que reine el orden. Porque el orden, tal como yo lo concibo, se traduce en convivencia pacífica entre seres humanos, con igualdad de derechos y deberes, único camino que conduce a una sociedad en la cual reine la paz y armonía. Pero en una sociedad de esclavos y tiranos, y de hartos y hambrientos, me parece muy difícil que pueda haber o existir armonía. Pero en una sociedad de esclavos y tiranos, y de hartos y hambrientos, me parece muy difícil que pueda haber o existir armonía. Lo más chusco y chocante es que siempre nos hablan de orden los que no tienen derecho a ello: los que ejercen la tiranía en la sociedad.

Si el orden es paz, armonía y justicia, como no haya existido en tiempos primitivos, no conozco ninguna época histórica que haya existido. Porque lo que nos exigen los tiranos del presente como orden, no es justicia, sino obediencia borreguil, cosa que no puede aceptar de buen grado ningún ser humano con dignidad y amor propio, ya que no se trata de un orden generalmente humano, sino de un orden de clase, inaceptable como no sea a la fuerza como ahora. Orden opresivo, tiránico, detestable, que el individuo lesionado trata de socavar y burlar hasta el día que pueda triturrarlo y hacer desaparecer del reino humano.

¿A qué cosa se llama orden? ¿O contradicción humana! Se ha dado en llamar orden, al desbarajuste más grande, al desorden más tremendo. ¿Acaso puede existir el orden en una sociedad ignominiosa? ¿O es que el orden es un villano? Nada, nada. Una de dos; o está esto muy envenenado y oscuro, o es que yo no comprendo nada de nada. Pero no, no; hay una cosa que sí que la comprendo, una cosa clara y diáfana, que pueda haber orden en una sociedad que rijan la ley del embudo; el estrecho para ti y lo ancho para mí.

¿Qué orden y qué ocho cuartos podrá haber entre un harto y un hambriento, entre el que duerme en un espacioso palacio, y el que duerme en medio de la calle o debajo de un puente, entre el que viste lujosamente y el que va vestido de haraposo?

Concreción del orden autoritario

Si como dice la misma prensa burguesa hay más de media humanidad que padece hambre y frío y mil calamidades más, ¿cómo se atreven a castigar el hurto de un pan? Si se atreven. Se atreven porque hay que guardar el privilegio, y ésa, si no la única forma de ir perpetuándolo, es un medio de amortizar a la gente para tenerla acoradada bajo la fórmula de mando. Pero a medida que el cerebro del paria despierta y protesta de su precaria y negra situación, los regimenes titubean encima de su pedestal y recurren a las dictaduras para mantener los regimenes de fuerza, sint